

Textes en débat

La volonté de dialogue qui préside aux journaux littéraires, leur multiplication et leur contenu critique contribuent à la mise en scène de débats à la fois dans ces périodiques et entre eux. Les rédacteurs sont amenés à se distinguer et à préciser leur point de vue par rapport aux réactions de leurs concurrents et de leurs lecteurs. Nous avons ainsi déjà pu évoquer les différences de conception sur la littérature ainsi que les positions affirmées de certains rédacteurs tels Desfontaines ou Fréron.

Les journaux littéraires font naître un dialogue polémique avec d'autres périodiques, comme nous allons le voir en première partie de ce chapitre. Ils rendent compte des débats occasionnés par les découvertes scientifiques, ce que montre notre seconde partie et finalement, ils apparaissent comme des invitations au débat pour les lecteurs anonymes.

Le public des journaux littéraires se voit progressivement formé à la culture des textes par l'intermédiaire du dialogue et de l'échange. Il observe les pratiques liées à la défense des idées et à l'argumentation. Chacun peut tester son jugement critique grâce à la diversité des opinions et des démonstrations représentées.

6.1. Un dialogue polémique

Les rédacteurs attachent une grande importance aux publications des autres journaux. Ils s'intéressent aux nouveaux périodiques qui paraissent et en rendent compte dans leurs annonces d'ouvrages. Ils y sont très attentifs notamment s'il s'agit de potentiels concurrents. Ce regard porté sur les autres journaux va d'ailleurs plus loin puisqu'il est susceptible d'influencer le rédacteur lorsqu'il rédige son journal. Il arrive en effet que les

rédacteurs réagissent à ce qu'ils ont lu dans un autre périodique, ou bien qu'ils défendent un point de vue qui ne sera pas partagé par les autres. Cela se constate d'abord à travers les articles de critique. Les dialogues engagés entre les périodiques révèlent de profondes dissensions et font naître des débats qui placent le lecteur en situation de témoin.

Discours sur les autres journaux

Les journaux du début du siècle consacrent assez peu d'articles aux autres périodiques publiés en même temps, ce qui ne veut pas dire que les rédacteurs ignorent leur existence. Le *Nouvelliste du Parnasse* propose néanmoins un certain nombre d'articles qui visent à informer le lecteur de l'existence de ces périodiques. Il s'interroge sur le contenu des journaux étrangers, qu'il compare avec ceux publiés en France et plus particulièrement renseigne le lecteur sur les *Bibliothèques*, ces sortes de périodiques littéraires qui offrent des comptes-rendus des ouvrages parus mais sans cette diversité caractéristique des journaux littéraires⁴⁸⁹. En effet, ces *Bibliothèques*, comme leur nom l'indique, ne s'appuient pas sur une illusion de dialogue avec les lecteurs.

Desfontaines et Granet publient un article de compte-rendu de l'ouvrage de Camusat, *Histoire des Journaux Littéraires*, dans le troisième tome de leur périodique⁴⁹⁰. Les rédacteurs proposent un commentaire rigoureux de l'ouvrage, au même titre que s'il s'agissait d'une œuvre sans rapport avec les journaux. Ils s'intéressent particulièrement aux périodiques publiés hors de France, notamment à La Haye, mais sans établir de comparaison avec leur propre journal⁴⁹¹. Ce type d'articles possède la même fonction que les articles de comptes rendus d'ouvrages non périodiques. Toutefois, il est possible d'y voir également une volonté de hiérarchiser les périodiques : le *Nouvelliste du Parnasse* devient celui qui parle des autres, qui les surplombe, qui est en situation de les juger, position insoutenable s'il se mettait au même niveau que les autres. Ce faisant, Desfontaines et Granet distinguent leur périodique, et donc leur travail.

Le périodique de Prévost procède de la même façon. Proportionnellement au *Nouvelliste du Parnasse*, il présente assez peu d'articles sur les journaux, la plupart du temps il présente les journaux anglais et s'inspire de leur contenu. Néanmoins, il publie en 1736 un

⁴⁸⁹ Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1730, t.1, l.XII, p.281-289.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, t.3, l.XLIV, p. 284.

⁴⁹¹ Voir le t.3, l.XLVII, p.355, sur le *Glaneur Historique, Moral, Littéraire & Galant*.

article sur le *Mercur de France* et le *Journal de Verdun*, qui distingue le journal de lettres et le journal de nouvelles⁴⁹² :

Nous avons dans le *Mercur de France* & dans le *Journal de Verdun*, deux exemples qui font également honneur, & à la confiance du Public, qui ne se rebute jamais de ce qui lui paraît utile & agréable, & à celle des Auteurs de ces deux Ouvrages, qui marchent depuis si longtemps dans la même carrière sans aucune marque de lassitude. Leur but se ressemble beaucoup, sans être tout à fait le même. On trouve constamment dans l'un & dans l'autre un mélange de Nouvelles & de Littérature ; mais le Mercur faisant son objet principal des Lettres & de tout ce qui concerne les Sciences, les Arts & les Spectacles, n'accorde qu'une partie de ses soins aux Nouvelles ; & le Journal s'attachant au contraire à recueillir tout ce qui peut satisfaire les Nouvellistes, n'y mêle quelques Articles littéraires que pour les faire servir d'intermèdes à ses Relations historiques. Ainsi la préférence de l'un ou de l'autre dépend du goût particulier des Lecteurs ; & comme on peut dire en général que la curiosité du Public n'a guère d'autre objet aujourd'hui que les Belles-Lettres ou les Nouvelles, il n'est pas surprenant que dans ce partage le Mercur & le Journal aient chacun des Partisans en grand nombre⁴⁹³.

Prévost, dont le périodique semble être un savant mélange des deux journaux dont il est question, n'hésite pas à faire la louange de ces journaux et met en avant le goût du public pour leur lecture. Il propose une analyse relativement détaillée de ces périodiques publiés en France et explique leur succès. L'article de Prévost signale le développement, le succès et la diversification des périodiques. Malgré la possible concurrence entre son *Pour et Contre* et les deux journaux, Prévost en dresse un tableau louangeur. Il souligne les qualités du mensuel et réagit aux critiques habituelles qui lui sont adressées :

La nécessité où il est de [se procurer un certain nombre de pièces fugitives] chaque mois [...] pour donner une juste grosseur à son volume, l'oblige souvent d'être un peu moins sévère sur le choix ; mais il y supplée quelquefois par son propre travail, & ce qui vient de lui n'est pas ce qui fait le moins d'honneur à l'Ouvrage. Bien des gens souhaiteraient qu'il pût trouver le moyen de rejoindre, parmi tant de Pièces utiles, celles qui ont quelque rapport l'une à l'autre, ou du moins qu'il donnât quelque méthode pour les retrouver facilement dans le besoin. [...] Il se trouve après cette énumération que le Mercur est un Ouvrage universel. Quelle serait l'injustice de ceux qui exigeraient trop rigoureusement, qu'un Recueil de cette nature, qui se trouve rempli tous les mois avec beaucoup de régularité, ne contint jamais rien que de parfait & d'admirable ? Ecrivains délicats, qui vous plaignez d'y voir quelquefois des productions médiocres, songez que c'est au Mercur à se plaindre de vous-mêmes, qui ne lui fournissez pas de quoi faire cesser vos reproches⁴⁹⁴.

⁴⁹² Trois périodiques furent connus sous le titre de *Journal de Verdun : La Clef du cabinet des princes* (1704-1773), le *Journal historique sur les matières du temps* (1707-1716) et la *Suite de la Clef ou Journal historique* (1717-1776). Dans l'article du *Pour et Contre*, Prévost s'exprime sur *La Clef du cabinet des princes*.

⁴⁹³ Prévost, *Pour et Contre*, 1736, t.9, p.337-342.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p.339-341.

Cette défense vigoureuse met l'accent sur l'originalité du périodique, un des rares à proposer une telle sélection de pièces fugitives. Prévost se fait l'avocat d'un autre périodique et remplit de ce fait la fonction de son *Pour et Contre*. Après avoir cité les éventuels défauts du journal, dus au manque de mérite de certaines pièces fugitives, il souligne toute la difficulté des rédacteurs à réunir un ensemble convenable de textes.

Prévost témoigne d'un intérêt réel et continu pour le mensuel. En 1740, dans le dernier tome de son journal, il diffuse une article sur Gautier Garguille qui débute par ces mots : « Voici ce qu'on lit de lui dans le *Mercur*e d'Octobre 1738 »⁴⁹⁵. Il reprend les éléments biographiques donnés par le *Mercur*e pour construire son propos. Le *Mercur*e de France fait preuve d'une estime identique à l'égard du *Pour et Contre*. Il publie en 1733 un article de six pages sur la composition du journal⁴⁹⁶. Il relaye les informations du journal de Prévost, notamment celles qui concernent ses analyses sur les textes anglais. Le rédacteur du *Mercur*e de France rend compte du contenu de la troisième à la huitième feuille et contribue à leur diffusion. Il cite certains propos de Prévost et entre en dialogue avec le périodique en publiant des « comptes rendus de comptes rendus » du *Pour et Contre* sur la reprise de *l'Avare* de Molière par Fielding par exemple.

Outre le périodique de Prévost, le *Mercur*e de France publie divers articles sur le *Journal des Dames* lorsqu'il est dirigé par Mme de Princen dans les années 1770. Le lecteur peut lire de nombreux poèmes qui louent les qualités de la rédactrice, et font l'éloge de son périodique. Il apprend en janvier 1775 que Mme de Princen « sait réunir dans son Journal tout ce qui peut faire connaître les mérites des personnes de son sexe »⁴⁹⁷. Quelques mois auparavant, un poème lui était également dédié, « La Rivière & le Ruisseau, Allégorie à Madame la Baronne de Princen » :

Vous qui fertilisez le monde littéraire
Par de si louables travaux,
Princen, vous êtes la Rivière
Que tracent ici mes pinceaux,
Et, tous devineront le nom de
Par le plus chétif des Ruisseaux⁴⁹⁸.

⁴⁹⁵ Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t.20, n°294, p.266.

⁴⁹⁶ *Mercur*e de France, août 1733, p.1835-1841.

⁴⁹⁷ *Mercur*e de France, janvier 1775, vol.1, p.158.

⁴⁹⁸ *Mercur*e de France, septembre 1774, p.52-53. Voir également les volumes d' avril 1774, vol.1, p.127 et d'avril 1775, vol.1, p.52-55 qui publie également des vers sur Mme de Princen, avec cette citation : « « Il faut qu'aux Fastes du Génie Soit inscrit glorieusement Certain Journal intéressant Qu'en France aujourd'hui l'on publie », p.54-55.

Sous la direction de Mme de Princen, les deux périodiques, pourtant concurrents, mettent de côté leurs divergences.

Les journaux littéraires sont également le lieu de publication de divers avis. Ils sont chargés de diffuser certaines annonces relatives à d'autres périodiques. Fréron informe ses lecteurs du changement de direction du *Mercur de France* dans un article publié en 1768⁴⁹⁹. Il n'est probablement pas l'auteur de ce texte, mais il est chargé de sa diffusion. Les lecteurs apprennent que La Place, en convalescence, cède la direction du journal à Lacombe. L'article en profite pour rappeler le contenu du périodique. Ce type de publication peut étonner compte tenu du caractère conflictuel des relations entre les rédacteurs de ces deux journaux⁵⁰⁰, mais il s'explique par la nécessité à laquelle sont soumis les rédacteurs : informer leurs lecteurs des nouvelles littéraires. Ces annonces sont attendues par les lecteurs et remplissent la principale fonction du journal, celle du compte rendu ou de l'annonce d'ouvrage nouveau, comme en témoigne cet article sur le *Journal des Dames* publié dans l'*Année littéraire* en 1766 :

Cet ouvrage périodique commencé en 1759, a été pendant les premières années au-dessous du médiocre. Mais il y a environ deux ans qu'une Société de gens de Lettres a entrepris de le tirer de l'obscurité ; leurs soins ont réussi ; les pièces fugitives sont bien choisies, & les extraits sont faits avec goût & avec impartialité. Ils ont publié cette année au lieu de *Prospectus* la Table générale des matières de 1765. C'est un moyen assez nouveau de faire connaître un ouvrage⁵⁰¹.

Fréron signale à ses lecteurs le peu d'estime qu'il a eu pour le périodique à son lancement, mais il reconnaît l'évolution de celui-ci, grâce au changement de rédacteurs. Il met en avant leurs initiatives originales et poursuit en nommant certains auteurs dont le nom figure dans la table des matières. Cela contribue à la publicité du journal puisque Moncrif, d'Arnaud, Voltaire, Rousseau ou Dorat sont cités, des écrivains bien connus et appréciés des lecteurs.

Le discours des rédacteurs sur les autres périodiques littéraires remplit deux objectifs : d'une part, il participe de la publicité des autres journaux, au même titre que tous les ouvrages qui sont publiés et dont on attend des rédacteurs qu'ils en rendent compte, tout du moins qu'ils informent les lecteurs de ces parutions ; d'autre part, il contribue à créer une impression de dialogue et d'échange entre les périodiques. Les informations diffusées peuvent être relayées par d'autres journaux et trouver un public plus élargi,

⁴⁹⁹ Fréron, *Année littéraire*, 1768, t.4, l.6 du 10 juin, p.139-140.

⁵⁰⁰ Nous développons ce point un peu plus loin dans ce chapitre.

⁵⁰¹ Fréron, *Année littéraire*, 1766, t.5, l.10 du 24 août, p.237.

comme dans le cas du *Mercur de France* et du *Pour et Contre*. Enfin, les rédacteurs valorisent leur propre journal en proposant des articles sur leurs concurrents. Ils apparaissent comme les plus à même d’opérer une synthèse entre les différents périodiques.

*Des partis-pris critiques : l’exemple du commentaire d’Eugénie de Beaumarchais dans l’Année littéraire, le Mercur de France et le Journal des Dames*⁵⁰²

L’examen comparé des critiques de la pièce de Beaumarchais dans trois de nos périodiques littéraires vise ici à souligner les divergences d’interprétation et d’appréciation entre les rédacteurs, mais également les amorces de dialogue qu’il est possible de constater dans les comptes rendus, et qui témoignent de la lecture attentive, par les rédacteurs, des comptes rendus diffusés dans les journaux concurrents.

Présentée au théâtre pour la première fois en janvier 1767, *Eugénie* peine à trouver le succès et doit être remaniée dès les premières représentations. Ces débuts chaotiques expliquent sûrement la publication tardive des premiers comptes rendus dans les périodiques littéraires. Le *Mercur de France* informe d’ailleurs ses lecteurs de cet échec dans son premier article sur la pièce, en mars, tout en précisant qu’elle est maintenant très appréciée du public et qu’il s’apprête à en publier un compte rendu détaillé. Dans son premier article, le rédacteur se contente de diffuser un long extrait de quarante-cinq pages, qui présente l’argument de la pièce, tandis qu’en juin, il en proposera enfin une analyse de sept pages. Le *Journal des Dames* attend quant à lui le mois de juillet pour publier un long compte rendu, dont le ton diffère sensiblement de celui des articles du *Mercur de France*. Enfin, Fréron commente le texte de Beaumarchais en décembre 1767. Il revient sur les premières représentations de la pièce pour souligner leur échec sans prendre la peine de préciser que le texte a été revu depuis bien longtemps et qu’il a trouvé son public. En publiant son article aussi tardivement, Fréron peut s’appuyer sur la parution de la pièce et sur la préface de Beaumarchais. Il a également pu lire les articles des autres journaux et construire son argumentaire en fonction de ce qui a déjà été dit.

⁵⁰² Voir les articles de mars et juin 1767 du *Mercur de France*, p. 167-213 et p.185-191, ainsi que ceux de *l’Année littéraire* de Fréron en décembre 1767, dans sa treizième lettre, et celui du *Journal des Dames*, publié en juillet 1767, p.83-112. En octobre de la même année, le *Mercur de France* annonce en quelques lignes l’impression de la pièce et de la préface.

Les trois périodiques s'arrêtent sur le peu d'invention de Beaumarchais. Tous s'accordent sur l'influence d'autres textes mais sans l'interpréter de la même façon. Le *Mercur de France* défend cette pratique par une comparaison avec la peinture :

Nous ne discuterons point l'invention de la fable ; on sait qu'elle est prise de plusieurs romans modernes fort connus. Qu'importe à ceux qui n'examinent que l'art du peintre dans l'exécution, à qui appartient l'imagination du sujet que représente son tableau ? La principale attention à faire à cet égard est de savoir si le sujet choisi est raisonnable, s'il est pittoresque pour le tableau, dramatique pour le théâtre. Le sujet d'*Eugénie* nous paraît remplir ces conditions⁵⁰³.

Le rédacteur reconnaît que Beaumarchais a puisé l'histoire de sa pièce dans d'autres œuvres, sans toutefois y attacher une réelle importance puisque l'essentiel réside, selon lui, dans l'exécution de l'histoire. En cela, il souligne la réussite du projet de Beaumarchais. *A contrario*, le rédacteur du *Journal des Dames* débute son article en mentionnant que la fable d'*Eugénie*, est tirée de *Fanni* de Baculard d'Arnaud⁵⁰⁴. L'information est donnée de façon très neutre, sans commentaire et sans qu'il soit possible de connaître l'opinion du rédacteur sur le sujet. Mais juste après, le rédacteur délivre une nouvelle information, en contradiction avec la précédente : selon Beaumarchais, la pièce s'inspire de la nouvelle de Lesage, *Le Diable boiteux*. Aucun commentaire n'est effectué mais d'emblée, le rédacteur du *Journal des Dames* ne semble pas partager l'avis de Beaumarchais. Il ne s'explique d'ailleurs pas sur son interprétation. Ainsi, le rédacteur informe ses lecteurs de l'existence de sources extérieures concernant l'invention de la pièce, il montre que Beaumarchais reconnaît le fait, mais suggère qu'il y ait davantage de textes-sources que ne le dit l'auteur d'*Eugénie*. En somme, l'introduction du compte rendu est assez ambiguë ; neutre et potentiellement ouverte aux sous-entendus. La suite de l'article reste sur cette ligne de crête, ce qui témoigne de l'ambivalence des sentiments du rédacteur.

Dans *l'Année littéraire*, Fréron choisit un autre moyen pour informer ses lecteurs sur l'origine de la fable d'*Eugénie*. Après plusieurs pages sur la pièce, il propose, sans introduction préalable, le long résumé d'une nouvelle, dont on apprend à la fin qu'elle est de Lesage et qui vise à montrer la proximité entre les deux textes. Au départ, le lecteur croit à une digression, voire à un changement abrupt de sujet. Le lien entre le résumé de la pièce et celui de la nouvelle révèle l'opinion de Fréron à l'égard du texte de Beaumarchais. Il s'agit

⁵⁰³ *Mercur de France*, juin 1767, p.85.

⁵⁰⁴ *Journal des Dames*, juillet 1767, p.83.

bien sûr de dénoncer le peu d'invention de Beaumarchais, critiqué pour avoir écrit son drame à partir de nombreux romans mais toujours en les adaptant un peu moins bien. Fréron omet de préciser que Beaumarchais lui-même a publiquement reconnu s'être inspiré d'autres textes.

Les trois rédacteurs mettent en scène chacun à leur façon les informations sur la pièce de Beaumarchais. Leurs choix sont révélateurs de leur opinion. De surcroît, le fait de retrouver le même type d'informations dans chaque article, et ce malgré les écarts temporels, incite à y voir un dialogue entre les rédacteurs, tout du moins le désir de venir convaincre le lecteur du bien-fondé de sa critique par des surenchères d'arguments et de démonstrations. L'article du *Mercure de France*, par exemple, est particulièrement louangeur. Il s'arrête sur ce genre dramatique nouveau, la comédie « larmoyante » puisque tel est son nom en raison, selon le rédacteur, de la mise en scène du sentiment dans ces textes :

Mais n'éprouve-t-on pas cependant une langueur secrète, une répugnance de la raison à voir toujours dans la vie familiale & privée des personnages de ces sortes de pièces, je ne sais quel apprêt monotone, un ordre symétrique dans les caractères, dans les actions, & surtout un merveilleux dans les sentiments, qui, peut-être, insulte à la nature plus qu'il ne l'honore. Il était donc nécessaire de rapprocher du familier, au moins par quelque endroit, ces drames touchants & moraux, ces drames utiles à la société par les sentiments auxquels ils habituent imperceptiblement le cœur de la jeunesse, en un mot, ce genre qui manquait aux anciens, ce passage doux & liant entre le tragique & le comique proprement dit. Dans le *Fils Naturel*, dans l'*Écossaise*, en dernier lieu dans le *Philosophe sans le savoir*, l'attrait irrésistible du naturel avait déjà fait sentir son pouvoir ; on retrouve, avec une agréable satisfaction, dans quelques parties de ces ouvrages, la représentation d'une sorte de familier qui n'est pas, à la vérité, celui des admirables comédies de MOLIERE ; mais un familier modifié sur des mœurs, sur des usages & sur un costume moral & physique fort différent de celui qui régnait du temps de ce sublime auteur, & qui par-là en devient plus vrai aujourd'hui⁵⁰⁵.

Le rédacteur de l'article publié dans le *Mercure de France* loue le talent avec lequel Beaumarchais a su tirer profit des caractéristiques de la tragédie et de la comédie pour composer son drame. Il l'intègre à un ensemble de pièces qui ont eu du succès et qui ont favorisé l'insertion du naturel et du familier dans le théâtre. Ce genre dramatique développe un point de vue moral en accord avec la jeunesse contemporaine et se justifie par son utilité pour la société. La lecture de Fréron est totalement contraire. Le rédacteur de l'*Année littéraire* déplore la surcharge d'indications scéniques et le détail des costumes que Beaumarchais a ajouté au texte, qu'il analyse comme cette marque de naturel et de familier

⁵⁰⁵ *Mercure de France*, juin 1767, p.187-188.

prônée dans le *Mercur de France*. Ces indices de mises en scène sont interprétés comme relevant d'un manque de confiance du dramaturge envers l'intelligence des comédiens. Fréron se moque des tentatives de Beaumarchais d'ancrer sa pièce dans la réalité :

L'auteur les regarde sans doute comme un chef-d'œuvre d'imagination ; il ne s'est pas aperçu que cette pantomime ridicule détruirait l'effet de la pièce, en détournant l'attention du spectateur, dont l'esprit aime, pour ainsi dire, à se reposer sur ce qu'il vient de voir. Il n'y a même pas de vraisemblance dans ces jeux de M. de Beaumarchais. Où a-t-il vu que lorsqu'on arrive de Province ou de campagne, on porte les malles & les paquets dans le salon d'assemblée ? Je m'étonne, au reste, qu'il n'ait pas poussé plus loin ce jeu charmant d'entractes : pourquoi ne pas faire venir un frotteur pour balayer l'appartement, le cirer, le frotter, épousseter les meubles, &c, &c, &c ⁵⁰⁶?

Beaumarchais vise à « faire vrai » dans sa pièce en utilisant un ensemble d'accessoires qui installent le décor dans un monde proche de celui du lecteur⁵⁰⁷. Mais cette conception de la vraisemblance n'est pas partagée par le rédacteur de *l'Année littéraire* qui n'y voit qu'un jeu aux conséquences néfastes pour « l'effet de la pièce ». Selon lui, la vraisemblance n'a pas été respectée lorsque les malles de voyage ont été entreposées dans le salon d'assemblée par exemple, puisque cela ne se fait pas en réalité. Beaumarchais joue avec l'accessoire sans se concentrer sur l'essentiel, telle est, en filigrane, l'opinion de Fréron. Le rédacteur de *l'Année littéraire* n'envisage donc pas le naturel et le familier de la même façon que le *Mercur de France*. Pour lui, Beaumarchais confond la vérité avec les mœurs du théâtre. L'accumulation de détails nuit à l'ensemble de l'intrigue et la rend plus pesante sans que cela ne soit justifié. Fréron regrette la place des pantomimes, propres au théâtre italien et aux forains :

Notre Théâtre n'a pas besoin de toutes ces singeries, dont les Italiens & les Forains sont en possession depuis longtemps ; c'est replonger la scène Française dans la bassesse & la popularité de ses premières années⁵⁰⁸.

Le rédacteur de *l'Année littéraire* dénigre toute tentative de modernité de Beaumarchais, d'autant qu'il en souligne les inspirations diverses. En critiquant les initiatives de l'auteur, il n'hésite pas à rappeler que celles-ci ne sont en fait que des reprises d'autres pratiques théâtrales, dont la popularité est certes un gage de valeur, mais dont on sait bien qu'elles n'ont pas les mêmes mérites que la comédie et la tragédie française.

⁵⁰⁶ Fréron, *Année littéraire*, décembre 1766, I.13, p.327.

⁵⁰⁷ Le septième chapitre, en partie consacré aux nouvelles, nous permettra de nous arrêter sur le principe de vraisemblance.

⁵⁰⁸ Fréron, *Année littéraire*, décembre 1766, I.13, p.327.

Concernant la mise en récit de l'argument de la pièce, les rédacteurs éprouvent là encore des impressions contraires. Fréron critique l'absence de lien entre les scènes, il souligne le fait que les actions soient effectuées sans raison ni sens :

Rien n'est annoncé, expliqué, motivé ; & plus on réfléchit sur ce Drame, moins on y trouve de fondement, de raison, de vérité, de vraisemblance. Mais toutes ces observations & mille autres qu'on pourrait faire, n'empêchent pas qu'il n'y ait, comme je l'ai dit, beaucoup de mérite dans les trois premiers Actes ; pour les deux derniers, je m'étonne que le Public ait pû les supporter, & je ne reviens point de son indulgence ; on serait tenté de croire que ce n'est pas la même main qui les a composés ; tant la différence entre eux & les précédents est énorme⁵⁰⁹.

À lire l'article de *l'Année littéraire*, la pièce de Beaumarchais n'est pas un grand succès. Elle est dénuée de fondement. Si les trois premiers actes trouvent grâce aux yeux du rédacteur du journal, il n'en reste pas moins que l'ensemble de l'intrigue ne semble pas répondre au principe de vraisemblance. La pièce paraît avoir été créée pour perdre le spectateur, ou le lecteur, qui ignorerait les causes des actions des personnages. Pourtant, selon le *Mercur de France*, « toute la constitution du drame d'*Eugénie*, les caractères, l'intrigue, la marche de l'action nous ont paru disposés sur ce plan & tendre au but dont nous venons de parler »⁵¹⁰.

Quelques pages plus loin, le rédacteur du mensuel ajoute :

La marche du drame est conforme aux règles fondamentales du théâtre.[...] Les scènes sont bien liées & naissent graduellement les unes des autres. Il nous paraît y avoir un rapport assez exact entre les actions, l'élocution & le genre de caractère de chacun de personnages. Les bornes de notre article ne nous permettent pas de nous étendre davantage. Nous finirons par dire que si quelques défauts peuvent être reprochés à cette pièce, sa représentation occupe, attache le spectateur, l'émeut, le touche sensiblement dans une infinité d'endroits, & produit à la fin le plus grand attendrissement. Ne pourrait-on pas comparer le drame d'*Eugénie* à quelques-uns de ces êtres heureusement nés, que l'on rencontre dans le monde, sur lesquels la critique a quelquefois lieu d'exercer sévèrement ses droits, mais vers lesquels un secret attrait nous ramène toujours⁵¹¹.

Le *Mercur de France* nuance sa critique élogieuse de la pièce par la mention, très vague, de « quelques défauts » mais il conserve un point de vue tout à fait positif sur l'ensemble. Contrairement à son concurrent, il considère que Beaumarchais a bien respecté les règles du théâtre et qu'il a su proposer une pièce conforme à ce que en peuvent attendre les lecteurs. Il met en avant le naturel et la simplicité avec lesquels s'enchaînent les scènes et qui constituent le fonds des caractères des personnages.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p.325.

⁵¹⁰ *Mercur de France*, juin 1766, p.187.

⁵¹¹ *Ibid.*, p.190-191.

Le *Mercur de France* n'a de réserve que pour le personnage de la tante, comme il est dit un peu plus loin dans l'article, jugé parfois trop violent. Sur ce point, la critique du *Journal des Dames* est sensiblement identique :

Les trois premiers actes de ce drame sont simples, naturels, remplis de sentiment ; l'action marche bien, se développe par degrés, & les inquiétudes d'Eugénie la rendent extrêmement intéressante. Comment l'auteur a-t-il pu dans les derniers actes abandonner cette belle simplicité, pour se jeter dans des événements compliqués, dans des aventures extraordinaires ? On était touché d'abord : on n'est plus qu'étourdi par le bruit, par le fracas, par les allées & venues, par la ridicule cérémonie que prépare Madame Murer. L'intérêt se partage & s'affaiblit entre Sir Charles, Clarendon & Eugénie ; le dénouement est attendrissant : mais il eut certainement produit encore plus d'effet, si tout ce qui le précède eut été moins embrouillé, moins romanesque. A l'exception des personnages de la tante, les autres caractères sont tous soutenus & bien tracés ; celui du père est touchant & vrai : cependant il est assez peu naturel qu'on soit venu à bout de l'amener à Londres sous le prétexte d'un vieux procès, & qu'on lui ait fait consentir de loger dans la maison d'un de ces grands seigneurs qu'il déteste. Pour Eugénie, l'auteur annonce dans son discours qu'il en a voulu faire *un modèle de raison, de noblesse, de dignité, de vertu, de douceur & de courage*, & il me semble qu'il y a réussi⁵¹².

On retrouve l'ambivalence du rédacteur à l'égard de la pièce de Beaumarchais. Comme Fréron, il préfère les trois premiers actes aux deux derniers, qui manquent de vraisemblance et dont l'agitation nuit à leur unité. Néanmoins, il approuve la peinture des caractères qui en est faite, avec toujours une réserve concernant celui de la tante d'Eugénie. Il met en regard le projet de l'auteur et son résultat, ce qui permet de souligner la réussite de la pièce de Beaumarchais. Contrairement à Fréron, il reconnaît un grand nombre de qualités à la pièce bien que tous deux s'accordent sur les mêmes défauts.

Selon Beaumarchais, la tragédie touche les spectateurs non parce qu'il s'agit de rois et de reines, mais parce que chacun s'aperçoit qu'ils n'en restent pas moins « hommes et malheureux ». Cette conception lui permet de défendre le drame en soulignant que l'utilité du théâtre réside dans sa capacité à peindre des situations tragiques rencontrées par le plus grand nombre, et non plus seulement cantonnées au monde de la Cour et du pouvoir. Cette idée n'est guère reprise par le *Mercur de France*, hormis lorsqu'il loue la présence de ce « familier » dans la pièce de Beaumarchais. Elle est cependant vigoureusement critiquée dans les deux autres périodiques : pour Fréron, le spectacle des Grands en difficulté rassure l'homme ordinaire qui peut constater que tout homme peut vivre des moments tragiques, quelque soit sa situation sociale. L'argument diffère quelque peu dans le *Journal des Dames* :

⁵¹² *Journal des Dames*, juillet 1767, p.111-112.

N'est-il pas au contraire plus naturel de penser qu'un héros intéresse davantage lorsque son sort influe sur celui d'un plus grand nombre d'hommes ? Les démarches d'un roi importent presque toujours à des peuples entiers. D'ailleurs on n'est réellement malheureux qu'à proportion de ce qu'on a perdu ; l'infortune des princes est d'autant plus importante, qu'ils semblent plus à l'abri des coups du sort ; & c'est elle qui fournit à la morale ses plus grandes leçons. On peut donc dire que si nous prenons tant d'intérêt aux personnages tragiques, ce n'est pas seulement, comme l'avance M. de Beaumarchais, parce qu'ils sont hommes & malheureux, ils étaient parvenus au comble de la grandeur humaine : en un mot, moins un homme paraît fait pour les maux dont il est accablé, plus il intéresse⁵¹³.

Le rédacteur du *Journal des Dames* souligne ici l'importance de la fonction d'un roi ou d'un haut personnage de la Cour. Dans leur malheur, ces individus restent responsables de leurs décisions vis-à-vis du peuple, ce qui augmente la dimension tragique d'un événement puisqu'il devient susceptible d'influer sur le bonheur du peuple. De surcroît, le rédacteur du périodique ajoute que cela vient contredire l'image d'un roi protégé et heureux, si récurrente dans le monde. La fonction royale paraît tellement éloignée des situations tragiques, qu'elle en rend l'événement d'autant plus exemplaire. Ces arguments sont fréquents dans les critiques de théâtre et ne sont bien sûr pas propres à la pièce de Beaumarchais. Ils révèlent des conceptions dramatiques différentes qui orientent inévitablement le commentaire des rédacteurs.

Ce rapide examen des articles de critique de la pièce de Beaumarchais témoigne de la diversité des opinions entre les rédacteurs. L'article du *Mercure de France* est le plus louangeur, celui du *Journal des Dames* est plus mesuré et n'hésite pas à critiquer certains points, tandis que celui de Fréron est violemment négatif. Chaque rédacteur est bien sûr guidé dans ses articles par ses conceptions sur le monde, la littérature et les idées. Celles-ci peuvent s'affronter à l'occasion de la parution d'œuvres problématiques et à succès. Enfin, ces différences de jugement aident le lecteur à situer chaque périodique dans un courant critique spécifique tout en lui faisant constater les similitudes entre les articles. Nous avons pu voir dans le cas d'*Eugénie* que les rédacteurs s'arrêtent sur des critères communs, bien qu'interprétés différemment, et qu'ils semblent se répondre entre eux. Tout du moins il est manifeste qu'ils sont attentifs aux critiques publiées auparavant. En cela, l'article de Fréron renvoie indubitablement, jusque dans certaines expressions, à celui du *Journal des Dames* bien que le jugement soit radicalisé.

⁵¹³ *Journal des Dames*, juillet 1767, p. 84.

Des conflits entre les périodiques littéraires

L'impression de dialogue initiée par la diversité des articles de critique sur une même œuvre se concrétise lors de conflits entre les périodiques littéraires. Cela survient essentiellement dans la seconde moitié du siècle avec le développement, d'une part, des journaux littéraires et leur mise en concurrence, et d'autre part celui de la philosophie. Le *Nouvelliste du Parnasse* présente donc particulièrement peu d'articles de ce type. Nous en avons trouvé un seul, en 1731, à l'occasion d'une lettre publiée dans le *Mercure de France* :

On a inséré dans le dernier *Mercure* de Mars une lettre, dont l'Auteur entreprend de prouver que le plan de la nouvelle Tragédie de *Brutus* a été dressé sur celle de Mademoiselle Bernard. Ce qui vous surprendra est que toute sa preuve consiste en ce qu'il y a un Ambassadeur au commencement de l'une & de l'autre pièce. Il ne va pas plus loin. N'est-il pas risible d'établir sur cela seul, comme il fait, la ressemblance de deux plans qui n'ont d'ailleurs entr'eux aucun rapport, comme il le fait clairement entendre par l'exposition qu'il en fait ⁵¹⁴?

Le document témoigne de l'attention portée par les rédacteurs sur les publications des autres périodiques. Il critique l'argumentation du mensuel en soulignant ses défaillances. Néanmoins, cela ne concerne pas le commentaire de la pièce en lui-même. Le périodique est peu touché par la critique dans la mesure où il s'agit d'une lettre de lecteur, bien que, implicitement, il puisse lui être reproché de mal sélectionner les courriers qu'il publie.

La plupart des désaccords et des débats entre les rédacteurs sont toutefois plus virulents. Les trois périodiques de la seconde moitié du siècle, le *Journal des Dames*, le *Mercure de France* et l'*Année littéraire* défendent certains auteurs peu appréciés par leurs confrères. La pensée philosophique, en plein essor à cette période, favorise la prise de position des rédacteurs. À ce titre, Fréron est au cœur des articles de débat entre les périodiques, en raison de son rejet des philosophes. Un article publié dans le *Journal des Dames*, sur un texte du Chevalier de Marton intitulé « Sur ces Pestes Publiques, qu'on appelle Philosophes » rend compte de l'opposition de Fréron à la « secte philosophique », comme il les appelle lui-même :

Ce titre est ironique. [...] L'Auteur poursuit toujours avec le même avantage les tyrans de la pensée, les superstitieux, les hypocrites, les envieux, les sots, les insectes bourdonnants, les frelons pillant la ruche & maltraitant l'abeille ; mais pourquoi vouloir en nouveau Mezence, associer le nom d'un J.J.Rousseau au nom de l'Auteur ou de l'Editeur de l'Année Littéraire ?

⁵¹⁴ *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t.3, l.XIV, p.346.

ces deux noms peuvent-ils aller ensemble sans se repousser ; puis donc que l'Auteur a parlé de goût, nous lui dirons que cette jonction est une faute énorme contre le goût⁵¹⁵.

Le rédacteur du compte rendu témoigne de son attachement à la cause des philosophes sans aucune ambiguïté. Le vocabulaire utilisé, très négatif, signale en effet son rejet des détracteurs de la philosophie, présentés comme des nuisibles. La métaphore des insectes renvoie au surnom de Fréron donné par Voltaire dans sa pièce *Le Caffé ou l'Ecossaise* dans laquelle Fréron est mis en scène sous le nom de Frelon. *A contrario*, les philosophes sont identifiés aux abeilles, ces insectes qui agissent pour le bien de la communauté. Cette référence à la pièce de Voltaire permet de lui associer l'épître et de signaler, quoique discrètement, qu'il en est le véritable auteur. En diffusant le document, le rédacteur du *Journal des Dames* prend position pour les philosophes et contre Fréron. Il reproche d'ailleurs à l'auteur de l'épître, Voltaire donc, d'avoir associé Rousseau au rédacteur de *l'Année littéraire*. Cette distinction signale les dissensions entre les deux périodiques puisqu'il s'agit bien de défendre Rousseau au détriment de Fréron. L'initiative de Voltaire est d'ailleurs durement qualifiée dans la mesure où celui-ci devient un « nouveau Mézence », c'est-à-dire un être cruel et impitoyable. Les lecteurs peuvent donc apprécier l'indépendance d'esprit du rédacteur du *Journal des Dames*, capable à la fois d'adhérer aux thèses de Voltaire et de s'en éloigner lorsqu'il le juge nécessaire. Ils sont spectateurs des débats entre les personnalités littéraires de leur temps, et notamment des conflits entre les rédacteurs des périodiques.

Fréron apparaît bien comme l'ennemi le plus virulent du parti philosophique⁵¹⁶. Il est en mesure de s'exprimer sur leurs idées, de diffuser sa propre opinion, et cela dans une parfaite maîtrise stylistique. Il consacre un grand nombre d'articles à ce débat. Il lui arrive ainsi de valoriser un ouvrage qui partage son opinion, alors il le présente comme l'antidote au « poison philosophique ». Il profite également des comptes rendus des ouvrages philosophiques pour délivrer son message, comme en 1775, à l'occasion de la parution de l'ouvrage *Des avantages de la Philosophie, relativement aux Belles-Lettres*, où il s'insurge contre cette posture d'autorité et de juge endossée par les philosophes :

⁵¹⁵ *Journal des Dames*, mai 1775, t. 2, p. 220-222.

⁵¹⁶ Voir notamment le volume 1 de 1754, p. 14 où Fréron écrit : « Ces puissances philosophiques ont conclu entre elles une ligue offensive et défensive ». En 1758-1759, Fréron lance les mots « philosophisme » et « philosophistes » avant de parler de « philosophaille » en 1766. En 1773, Fréron écrit également : « J'ai été le premier et longtemps le seul à résister au torrent de la philosophie régnante et au mauvais goût », t. II, p. 27.

Cette production, Monsieur, est une Hymne en l'honneur de la Philosophie. L'auteur lui attribue la perfection de tous les genres de Littérature, & la prééminence de ce siècle sur tous les siècles ténébreux & barbares qui l'ont précédé. Il range modestement dans son calendrier philosophique les noms de tous les grands hommes & de tous les écrivains célèbres qui ont existé [...]. Tel est, Monsieur, le ton tranchant que prennent aujourd'hui, presque au sortir du Collège, toutes nos jeunes têtes, gâtées par la Philosophie, & qui, pour le malheur du Public, ont la rage de devenir auteurs. Vermisseaux à peine éclos, ils se croient déjà doués des organes de l'aigle ; ils parlent & décident en législateurs, & il ne leur en coûte rien pour réformer d'un trait de plume les jugements de toute l'Antiquité [...]. Il est fâcheux que l'ignorance la plus crasse soit presque toujours la base des risibles arrêts que portent ces petits Magistrats de la Littérature⁵¹⁷.

Après un résumé de l'objectif de l'ouvrage et de ses partis-pris, Fréron s'attaque aux jeunes auteurs qui se permettent de juger et critiquer sans avoir encore formé leur esprit. La philosophie donne à ceux qui la pratiquent l'impression de tout savoir et de tout comprendre et le rédacteur de *l'Année littéraire* s'inquiète du peu de respect de ces « philosophes » pour les ouvrages des Anciens.

L'essor de la philosophie au XVIII^e siècle est consécutive à la Querelle des Anciens et des Modernes qui commence au siècle précédent. Bien qu'elle ne recoupe pas la totalité des thèmes débattus dans cette querelle, elle révèle la distance prise par les savants et hommes de lettres de l'époque avec les théories de l'Antiquité et témoigne de la conception progressiste du monde qui se développe parallèlement. Les journaux littéraires relaient ces problématiques et participent à leur mise en débat. Le *Mercur de France* et *l'Année littéraire* défendent des conceptions philosophiques divergentes qui les amènent à se critiquer pour promouvoir leur mode de pensée⁵¹⁸. C'est ce qui incite Fréron à réagir à la publication d'un article du *Mercur de France* sur le « Nouveau Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs » :

Vous avez pu lire, Monsieur, dans le *Mercur de France*, premier Volume du mois d'Octobre dernier, un morceau de prose assez piquant, où, sous le titre d'*Avis Utile*, on essaie de nous faire connaître une nation sauvage & méchante, qu'on suppose être venue s'établir parmi nous⁵¹⁹.

⁵¹⁷ Fréron, *Année littéraire*, 1775, t. 1, l. 12 du 30 avril, p. 268-280.

⁵¹⁸ Voir, pour exemple : Fréron, *Année littéraire*, 1760, t. 8, l. 10 du 16 décembre, p. 236 : « Lettre sur la Versification de la Tragédie de Tancredè » : « Vous avez pu lire, Monsieur, dans le *Mercur* du mois de Novembre dernier, une Lettre contre les vers Alexandrins à rimes plates, signée de M. l'Abbé *Levêque*. On m'a prié d'insérer dans mes Feuilles une Réponse à cette Lettre : la voici. Je crois que vous la trouverez juste. ». Il s'agit ici pour Fréron de proposer une critique acerbe de Voltaire, un auteur loué par le *Mercur de France*. Ici se conjuguent les griefs de Fréron contre Voltaire (tous deux sont ennemis de toujours) et contre le périodique.

⁵¹⁹ Fréron, *Année littéraire*, 1758, t. 1, l. 1 du 3 janvier, p. 3.

L'ouvrage sur les Cacouacs se moque ouvertement des philosophes et les ridiculise. Il défend une position anti-philosophique que le *Mercur de France* ne peut partager, surtout sous la direction de Marmontel. C'est d'ailleurs essentiellement avec lui que le débat entre les deux périodiques sera le plus intense comme l'illustre la citation suivante, empruntée à *l'Année littéraire* :

Ma Critique du nouveau *Venceslas* n'a pas réjoui M. *Marmontel* ; & ce n'était là ni mon intention, ni mon attente. Convaincu de la nécessité & de la beauté de ses corrections, il vient de les faire valoir avec emphase dans son dernier *Mercur*, par deux grands Articles, dont le résultat, pour ce qui me regarde, est de me dire, en quatre ou cinq pages d'invectives, qu'il ne me répondra pas ; ce qui lui était difficile en effet⁵²⁰.

L'article informe les lecteurs sur la vive réaction de Marmontel à la lecture du compte rendu de Fréron sur son ouvrage. Les deux hommes se livrent une bataille acharnée par l'intermédiaire de leur périodique. Ils se mettent en scène sur leur « théâtre périodique » et renseignent leurs lecteurs de leurs désaccords tout en les amenant à prendre position. Ces disputes philosophico-périodiques participent d'une promotion de ces journaux littéraires tout en alimentant l'espace médiatique en train d'être constitué. Ils contribuent à la formation d'un public de lecteurs de journaux puisque les lecteurs fidèles à chaque périodique, qui ne lisent pas forcément le journal concurrent, prennent connaissance des débats entre les rédacteurs comme l'illustre l'article suivant de *l'Année littéraire* publié en 1760 et intitulé « Réponse à deux articles du *Mercur* » :

Marmontel tenait encore le sceptre du *Mercur* au commencement de cette année ; les deux volumes de Janvier que je n'ai parcouru que depuis peu, sont de sa main. Dans le premier, à la page 95, il en donne l'extrait de la Tragédie d'*Aménophis* de M. *Saurin*, dont j'avais rendu compte avant lui, & comme il était alors question du *Spartacus* du même auteur, M. *Marmontel* dit : « Dans cette circonstance on n'a pas manqué de rappeler le mauvais succès d'*Aménophis* ; il est des gens qui ne croient jamais saisir assez tôt l'occasion de nuire ». Cela me regarde, ayant en effet rappelé le mauvais succès de cette pièce ; mais je suis fâché que M. *Marmontel* se pique si peu de bonne foi, & qu'il me prête des intentions que je n'ai jamais eues⁵²¹.

Avec un soin tout particulier, Fréron cite un article du *Mercur de France*, à l'époque où Marmontel le dirigeait encore, et fait part d'un désaccord entre l'auteur des *Contes Moraux* et lui-même. Toujours expert dans son maniement de l'ironie, il affiche son innocence quant au sentiment de persécution de Marmontel. Il reconnaît qu'il n'a pas aimé la pièce dont il est

⁵²⁰ Fréron, *Année littéraire*, 1759, t. 3, l. 13 du 5 juin, « réponse à deux Articles du *Mercur* de Juin de cette année », p. 290.

⁵²¹ Fréron, *Année littéraire*, 1760, t.4, l.1 du 26 juin, p.3-4.

question mais se défend d'avoir voulu nuire au directeur du *Mercure de France*. La suite de l'article entreprend de disculper Fréron qui étaye, avec force arguments, son opinion de la pièce de Saurin :

M. *Marmontel* n'est pas de mon sentiment sur la Tragédie d'*Aménophis* ; il est assez naturel qu'il soit le protecteur des pièces tombées. Il trouve que le style de M. *Saurin* est *le vrai style de la Tragédie* ; que ses vers disent ce qu'ils doivent dire, avec noblesse, avec précision, & souvent avec énergie. Il en cite plusieurs ; il s'est bien gardé, comme vous pensez bien, de rapporter ceux que j'ai relevés. Mais les vers mêmes d'élite qu'il a transcrits avec confiance n'annoncent pas trop un homme qui possède *le vrai style de la Tragédie*. En voici quelques-uns. [...] Je demande, dit M. *Marmontel*, à tout juge impartial si celui qui a fait ces vers n'a pas le style de la Tragédie ! Tout juge impartial lui répondre que non. Qu'est-ce que cette affectation puérile & triviale d'opposer le voile de la mort au voile de l'hymen, le rarement grand au faite des grandeurs, connaître le malheur avant de se connaître, & la gradation scolastique et commune de faire d'abord d'un Prince un homme, ensuite de l'homme un héros ? Les deux vers qui précèdent cette belle idée sont de la prose la plus prosaïque. Concevez-vous qu'on soit en même temps plongé dans des ruisseaux de sang & couché sur la poussière ? [...] Il faut que *Corneille*, *Racine* & M. de *Voltaire*, dans leurs bonnes pièces, n'aient pas connu *le vrai style de la Tragédie* ; car assurément ils n'écrivent point comme M. *Saurin*⁵²².

Si le début de l'article pouvait faire croire à la bonne foi de Fréron, on s'aperçoit vite de son habileté stylistique qui lui permet des propos critiques virulents à l'égard de *Marmontel*, jugé incapable de distinguer une bonne pièce d'une mauvaise. À travers l'examen du texte de *Saurin* et l'analyse de l'article de *Marmontel*, il met en avant les incohérences du critique du *Mercure de France* et son manque de talents pour proposer des commentaires de qualité.

Dans un second temps, Fréron passe à l'autre article du *Mercure de France* auquel il souhaitait publier une « Réponse ». Il s'agit d'une lettre de *Voltaire* :

Cette *Lettre de M. de Voltaire* (on a oublié de dire à qui elle s'adressait) a été insérée avec plaisir par M. *Marmontel* dans son *Mercure* de Janvier, deuxième volume page 143 ; & c'est le second Article, auquel on m'a dit que je ne ferais pas mal de répondre⁵²³.

Le rédacteur de *l'Année littéraire* associe *Marmontel* à *Voltaire* lorsqu'il prétend que le premier a publié cette lettre « avec plaisir ». Chacun connaît en effet les conflits entre *Voltaire* et *Fréron*. Les deux hommes ne s'estiment guère et ne cesseront de s'affronter tout au long de leur carrière. Dans le courrier, *Voltaire* prétend ne pas connaître *l'Année littéraire*. Il avoue ingénument qu'il ignorait que le rédacteur de ce journal était de ses ennemis, puis il s'emploie à critiquer le journal avec un talent semblable à celui de *Fréron*. Dans un même

⁵²² *Ibid.* p.4-7.

⁵²³ *Ibid.*, p.7.

esprit, Fréron reprend chaque point de la lettre pour prouver que Voltaire connaît son ouvrage, qu'il le lit régulièrement et que les critiques faites à son encontre ne sont pas valables. Il fait preuve d'un réel talent en partant de l'idée que la lettre ne peut être de Voltaire dans la mesure où celui-ci est trop intelligent et trop honnête pour rédiger un tel tissu de mensonges :

8°. Enfin, non seulement il n'y a pas un mot de vérité, une ombre de sens dans la Lettre qu'on a eu l'audace d'imprimer sous le nom de M. de *Voltaire* ; vous n'y trouverez pas même un trait d'esprit. C'est, je crois, la meilleure preuve que je puisse apporter qu'il n'en est pas l'auteur⁵²⁴.

Ces mises en scène n'abusent pas le lecteur. Elles contribuent simplement à l'informer des relations des rédacteurs entre eux, et avec certaines personnalités littéraires. Elles témoignent de l'excès des critiques en même temps qu'elles servent à mettre en avant le talent du rédacteur concerné. À ce titre, il faut bien reconnaître que Fréron excelle dans ce domaine. Il utilise tous les ressorts de l'art oratoire et de l'ironie pour faire passer ses convictions. Mais lorsque les mêmes méthodes sont employées par d'autres, il n'en est pas dupe et le signale à ses lecteurs, comme dans cette « Réponse de l'auteur de ces Feuilles à une Lettre de M. Casanova, insérée dans le *Mercur*e » :

On vient de m'apporter, Monsieur, le *Mercur*e de ce mois, (Décembre 1769), & j'y trouve, page 174, cette *Lettre de M. Casanova*, dont la lecture m'a fait beaucoup de plaisir ; c'est un monument précieux d'amour-propre & de révolte contre une Critique juste autant qu'honnête. Ce Peintre, offensé de ce que j'ai dit de ses tableaux dans mon article du dernier Salon, entreprend son apologie, ce qui est bien généreux ; car quel autre oserait s'en charger ? [...] M. *Casanova*, par un tour des plus usés, dit d'abord que l'article du Salon qui lui fait tant de peine n'est pas de moi [...] ⁵²⁵.

Fréron n'hésite pas à rendre compte à ses lecteurs des conflits qu'il a avec d'autres hommes de lettres. Il souligne en cela son honnêteté et sa franchise puisqu'il ne craint pas de devoir s'expliquer et se justifier devant ses lecteurs. Ce faisant, il est à même de répondre à ses adversaires et semble prendre un certain plaisir à ces joutes oratoires. Il dépeint un tableau fort critique de Casanova et le ridiculise en révélant le « tour des plus usés » du peintre pour répondre à Fréron en faisant comme si la critique ne pouvait être de sa main. Nous avons pu voir dans l'article précédent que Fréron utilise le même principe s'il l'estime nécessaire. Mais si c'est un autre qui y a recours, il dénonce cette facilité rhétorique. Il déjoue ainsi la

⁵²⁴ *Ibid.*, p.18.

⁵²⁵ *Année littéraire*, 1769, t.8, l.2 du 4 décembre, p.26-40.

tentative de Casanova en assumant son texte, en niant le fait qu'il ait été écrit par un « apprenti en peinture » et en reprenant chacune des critiques jusqu'à les rendre caduques.

Le dialogue polémique initié par les rédacteurs prend plusieurs formes. Il peut s'agir de défendre une idée, critiquée par un autre, ou de répondre à une critique, comme nous avons pu le voir, mais également de dénoncer certaines pratiques journalistiques peu recommandées, comme le plagiat. Le rédacteur spolié prouve son innocence grâce au processus de publication. Lorsqu'en 1774, Fréron publie un courrier intitulé « Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un Plagiat des auteurs du *Mercure de France* » dans lequel l'auteur, anonyme, se plaint des pratiques de plagiat du *Mercure de France*, le rédacteur de *l'Année littéraire* profite de l'initiative de l'auteur pour dénigrer un peu plus le procédé du *Mercure de France* :

Après vous avoir déferé, Monsieur, un énorme plagiat de l'Abbé *Dinouart*, M. l'Abbé *Grosier* vous en dénonça l'année dernière un nouveau des Compilateurs du *Mercure*. Il y a dix ans que je vous dénonçai aussi un plagiat du même Abbé *Dinouart* ; & voilà qu'un hasard assez singulier me met à portée de vous informer d'un autre Plagiat des Faiseurs du *Mercure*. Ils prennent de toutes mains, ces Messieurs les Copistes du *Mercure* [...]; il ne leur en coûte guères, à ce qu'il paraît, pour multiplier les volumes à leur gré. On vous prouva, l'an passé, qu'ils avaient mis à contribution le *Journal Etranger* ; aujourd'hui c'est le *Mercure* même, c'est ce trésor inestimable qui devient l'objet de leur cupidité ; c'est dans leur propre coffre qu'ils puisent, comme s'ils voulaient enchérir sur les talents de leur Dieu tutélaire qui volait la bourse d'autrui, mais jamais la sienne. Vous serez sans doute indigné, comme moi, Monsieur, d'un pareil brigandage ; il mérite certainement punition ; vous tenez en main le glaive de la Critique ; frappez sans pitié sur ces Plagiaires effrontés, & forcez-les enfin de recourir à des moyens plus honnêtes pour composer leur *farrago*⁵²⁶.

La lettre affiche un certain mépris pour les auteurs du *Mercure de France*, tour à tour appelés « compilateurs », « faiseurs », « copistes » ou encore « plagiaires ». Elle se moque de ces rédacteurs qui, non seulement empruntent à d'autres pour composer leurs volumes, mais vont jusqu'à se plagier eux-mêmes en citant à deux reprises deux contes identiques présentés comme inédits. Le premier fut publié en juillet 1760 et le second en août 1773. L'absence d'auteur, le ton de la lettre et son contenu peuvent faire penser que Fréron en serait l'auteur réel ; une façon pour lui de porter atteinte à l'intégrité du périodique sous couvert d'un lecteur anonyme. L'allusion au titre du journal et au Dieu qu'il représente relève typiquement de l'ironie fréronnienne. Certains des contemporains de Fréron l'ont d'ailleurs suspecté d'être l'auteur du courrier comme en témoigne la publication, dans le

⁵²⁶ Fréron, *Année littéraire*, t. 6, 1774, l. 3 du 28 août, p. 45-50.

tome suivant, d'une « Réponse du Traducteur de la Dissimulation Punie, Nouvelle Anglaise, à la Lettre Anonyme insérée dans le N°26 de l'Année littéraire 1774 » dans laquelle le rédacteur de l'Année littéraire revient sur la lettre précédente, publie la réponse « violente » qui a suivi sa publication et dément l'accusation selon laquelle il serait justement l'auteur véritable de la première lettre. Il conclut sa réponse sur la guerre qui lui est livrée par les « Champions du Mercure » :

Il semble, Monsieur, que les vaillants Champions du *Mercur*e aient voulu rassembler une bonne fois toutes leurs forces, mêmes les auxiliaires, pour me livrer un assaut général ; car, dans ce même volume de Novembre, il y a des vers de M. François de Neuf-Château contre moi, adressés à M. de la Harpe : petite artillerie tout à fait légère. L'attaque Mercurielle est de plus soutenue d'une Lettre d'un M. Grosley de Troyes, pièce de campagne des plus lourdes. Je viens de livrer à M. de la Harpe un terrible combat ; j'en suis tout échauffé ; j'ai besoin d'un peu de repos. Un de ces jours je ferai une sortie, où je me flatte de repousser les traits de ses redoutables Alliés⁵²⁷.

On retrouve l'ironie caractéristique de Fréron dans l'accumulation du vocabulaire guerrier et dans l'expression « attaque Mercurielle » qui vient attester du conflit entre les deux périodiques. Ce dialogue engagé entre les deux périodiques les entraîne à multiplier les accusations de faux, de plagiat, d'auteur dissimulé derrière les lecteurs, etc. et témoigne de la virulence des critiques. Mais bien plus, ce dialogue polémique s'inscrit dans la perspective de concurrence entre les journaux. Les débats qui opposent les périodiques rendent possible l'implication des lecteurs.

Après Marmontel, c'est en effet contre La Harpe que se développeront la plupart des critiques dans l'Année littéraire. Les deux rédacteurs du *Mercur*e de France appartiennent au courant philosophique et défendent des conceptions opposées à celles de Fréron. Comme son ancien confrère, La Harpe poursuit la bataille engagée contre le rédacteur de l'Année littéraire et va d'ailleurs la durcir. Le ton monte entre les périodiques et les articles

⁵²⁷ Fréron, *Année littéraire*, t. 7, 1774, l. 7 du 18 novembre, p. 145-166. Voir également Fréron, *Année littéraire*, 1774, t. 7, l. 7 du 18 novembre, p. 145 : « Réponse du Traducteur de la Dissimulation Punie, Nouvelle Anglaise, à la Lettre Anonyme insérée dans le n° 26 de l'Année littéraire 1774 » : « Vous avez lu, Monsieur, la Lettre Anonyme qui me fut adressée, vers la fin d'Août dernier, sur un Plagiat des Auteurs du *Mercur*e de France. Il faut que cette Lettre soit assez bonne ; vous en jugerez ainsi par la Réponse violente que viennent d'y faire ces Auteurs, & qu'ils ont imprimée dans leur *Mercur*e de ce mois. Elle est sous le nom du Traducteur de *La Dissimulation Punie*. La voici toute entière, cette belle Réponse. ». Fréron est d'ailleurs un adepte de la dénonciation de plagiat comme on peut le constater dans les exemples suivants : *Année littéraire*, 1763, t. 7, l. 1 du 2 novembre, p. 3 : « Lettre à M. Fréron, sur le plagiat » qui concerne l'éloge de Sully par M. Thomas qui « ne s'est pas borné à saisir quelques idées éparses ; [qui] a pris des phrases entières » dans les *Recherches & Considérations sur les Finances de France*, par M. Véron de Forbonnais, Inspecteur Général des Monnaies. On peut lire également la lettre de Nollet, toujours pour dénoncer le plagiat, dans *L'Année littéraire*, 1763, t. 2, l. 2 du 26 février, p. 42.

d'attaques sont de plus en plus fréquents. À « l'attaque Mercurielle » va répondre la « secte fréroniste », pour reprendre l'expression de Fréron dans un article très virulent contre La Harpe mais soigné par une mise en scène originale :

Voici, Monsieur, un papier non cacheté que j'ai trouvé hier par hasard dans une promenade publique. Il est adressé à M. de la Harpe, & peut lui être utile. Comme je ne sais pas sa demeure, j'ai imaginé que le plus sûr moyen de le lui faire parvenir, était de vous prier de l'insérer dans vos Feuilles ; car, quoiqu'il en dise, il paraît, par tous ses écrits, qu'il est un de vos Lecteurs les plus assidus ; & l'on voit évidemment dans le dernier *Mercur* [avec références du périodique en note de bas de page], qu'il dévore avec avidité *l'Année littéraire*, sans en perdre un seul mot, & qu'il en médite même jusqu'à *l'Errata*⁵²⁸.

L'article se présente comme une lettre de lecteur, envoyée à Fréron, afin qu'elle soit remise à La Harpe, familier de *l'Année littéraire*. Le ton inaugural laisse clairement deviner l'attaque qui va suivre. Le document s'avère être soi-disant rédigé par un ami de La Harpe et concerne « deux articles du *Mercur* d'Octobre 1775 ». Cet « ami » vient dénoncer le manque de talent de La Harpe dans ses productions poétiques, il ne comprend pas que celui-ci ait obtenu un prix académique malgré toutes les erreurs de débutant qu'il a pu commettre. Il reconnaît que La Harpe a des idées mais qu'il écrit si mal que chacun en souffre à la lecture :

Un jeune homme, qui s'est trouvé dans une de ces sociétés dont je vous parlais tout à l'heure, l'a parfaitement senti ; il faut que ce soit quelque *Fréroniste* : car il vous a joué un tour abominable. Il a demandé un moment d'audience, & s'est mis à lire d'un bout à l'autre votre Pièce Académique. Bon Dieu, combien j'ai souffert ! Je ne puis vous l'exprimer. Vous avez sagement dérobé à la connaissance du Public la Pièce qui vous a procuré *l'Accessit* : ah ! que vous auriez bien fait de renfermer dans le même tiroir celle qui a remporté le Prix. Il y avait là par malheur des gens qui se connaissent en Poésie. Les cruels ! Ils ont fait remarquer toutes les tournures prosaïques de votre Epître, toutes les constructions trainantes, tous les termes impropres, & le style flasque, & la froideur, & la sécheresse, & le défaut total d'harmonie, & le vide immense d'idées : que sais-je, mon bon ami⁵²⁹ ?

La lettre se poursuit dans le même ton ironique et accumule les exemples de défauts dans la pratique de la poésie selon La Harpe. Sans cesse, l'auteur de la lettre vient rappeler qu'il se permet une telle franchise uniquement grâce à la relation d'amitié qui l'unit à La Harpe. Il s'inquiète ensuite de la violence avec laquelle La Harpe a répondu à la critique de Linguet, pourtant aimable au vu des nombreux défauts de son poème :

Quoi ! M. *Linguet* hasarde cinq ou six critiques assez douteuses sur cinq ou six endroits de votre Discours ; il n'en donne pas davantage sur votre pièce de vers, tandis qu'il en pouvait faire près de trois cents bien fondées sur l'un & l'autre ouvrage ; vous en êtes quitte pour

⁵²⁸ Fréron, *Année littéraire*, 1775, t.5, l.13 du 26 octobre, p.289.

⁵²⁹ *Ibid.*, p.295-296.

quelques plaisanteries assez légères : &, au lieu, de lui témoigner votre reconnaissance, comme il devait naturellement s’y attendre, vous vous mettez dans une fureur qui n’a point d’exemple⁵³⁰!

Le document s’étend sur plus de vingt pages. Il se moque à la fois du peu de talent de La Harpe et de l’importance de son amour-propre. Fréron n’est d’ailleurs pas le seul à s’attaquer au rédacteur du *Mercure de France*, il est aidé par Mercier, alors rédacteur du *Journal des Dames* comme le montre ce *post-scriptum* à une « Réponse de M. de la Harpe à un article du Journal de Politique & de Littérature, n°30 » en novembre 1775 :

p.s : J’apprends que dans les Affiches de Province, & même dans un certain Journal des Dames, composé par M. Mercier, je suis assez grotesquement défiguré. Courage, Messieurs, je prendrai quelque jour pour devise, *non pluribus impar*. M. Mercier, qui s’est mêlé fort souvent dans les concours académiques, en prose & en vers, peut être mécontent de l’Académie & de moi. Quant à M. Querlon, qui n’est d’aucun concours, je crois qu’il est mécontent de tout le monde. Au surplus, je n’ai lu aucun de ces deux Messieurs ; ainsi qu’ils ne s’attendent pas à une réponse. Je n’ai su que longtemps après, qu’il y avait une feuille de M. Querlon contre moi, & au bout de huit jours où retrouver cette feuille ? A l’égard du Journal des Dames, je ne sais en quel endroit du monde on le trouve, & je ne l’irai pas chercher ; d’ailleurs quand on a combattu des Chefs illustres, tels que MM. Fréron & Linguet, on peut craindre de se compromettre avec d’obscurs Légionnaires⁵³¹.

Le texte reprend le vocabulaire guerrier constaté précédemment dans un article de *l’Année littéraire*. Les lecteurs ne peuvent ignorer l’importance des désaccords entre les rédacteurs de ces journaux, en même temps qu’ils prennent conscience des différences d’estime entre les périodiques. Le journal de Mercier ne vient pas détrôner celui de Fréron, qui reste un adversaire bien plus valeureux aux yeux de leur ennemi commun, La Harpe. Cet article ne reste pas longtemps sans réponse puisque quelques semaines plus tard, Fréron renchérit dans le compte rendu des soi-disant « Réflexions sur un article du Mercure, ou Lettre de M. Imbert à M. de la Harpe, in-8° de 40 pages, se trouve à Paris chez tous les Marchandes de nouveautés » :

Du reste, Monsieur, ne croyez pas que M. de la Harpe soit fort épouvanté de voir tant de gens de Lettres se soulever contre ses burlesques arrêts. Tout dépend de la tournure de l’imagination, comme vous savez. M. de la Harpe n’en est que plus enorgueilli, & il vient d’annoncer sans détour, qu’il sera bientôt forcé de prendre, à l’exemple de *Louis XIV*, le Soleil pour devise avec ces paroles modestes : *Nec pluribus impar*. Qu’en pensez-vous, Monsieur ? Pour moi, je crois qu’il ferait très bien de franchir le pas. Effectivement l’allusion est frappante. *Louis XIV* seul, dans le dernier siècle, a fait trembler toute l’Europe réunie contre

⁵³⁰ *Ibid.*, p.301.

⁵³¹ *Mercure de France*, novembre 1775, p.208-209.

lui, & dans le siècle présent, M. de la Harpe seul fait trembler devant lui toute la littérature⁵³².

La lecture du périodique concurrent est très précise. La citation de La Harpe n'a pas échappé à Fréron qui en profite pour la retourner contre son ennemi.

Mais si Mercier et Fréron ont été réunis dans leur bataille contre La Harpe, cela n'implique pas qu'ils partagent les mêmes opinions, comme l'illustre cet extrait de *l'Année littéraire* :

Depuis huit jours, M. l'Abbé Grosier a ouï dire qu'il était fort mal traité dans un certain écrit périodique, intitulé : *Journal des Dames*. Il a fait des perquisitions inutiles pour trouver cet ouvrage. Il prie les personnes qui en auraient connaissance, de lui en faire passer un exemplaire, ou de lui indiquer où ce Journal se trouve : il serait charmé de pouvoir s'égayer un moment par la lecture des petites gentillesses de M. Mercier le Dramaturge, auteur de ce Journal très précieux par sa rareté⁵³³.

Ce dialogue polémique entre les rédacteurs vise à souligner les incompétences ou les défauts des rédacteurs, comme ici lorsqu'il s'agit de faire connaître le *Journal des Dames*. Le rédacteur de *l'Année littéraire* tourne le *Journal des Dames* en dérision et explique que le journal est introuvable. Sa rareté, loin d'en montrer la qualité, dénote le peu d'intérêt des lecteurs. L'attaque de Fréron fils n'est pas gratuite puisqu'il s'agit de répondre à des propos peu amènes de la part de Mercier sur son père :

Je viens enfin de déterrer un exemplaire du *Journal des Dames* du mois d'Octobre. J'ai été surpris de voir que c'est moins contre les auteurs actuels de *l'Année littéraire*, que contre la mémoire de mon père, que se déchaîne M. Mercier. [...] Voici ce qu'on lit dans le *Journal des Dames* du mois d'Octobre 1776, pag.457. « On voit qu'il (M. l'Abbé Grosier) a hérité du sottisier de M. Fréron... L'on reconnaît déjà la manière du maître. Pesanteur égale de style, citations fausses, lourdes épigrammes, &c. » [...] Au reste, je vais opposer à M. Mercier une autorité bien respectable pour lui, la seule même que puisse reconnaître un homme qui décrie, non seulement feu M. Fréron, mais encore Bossuet, Racine, Fénelon, & tout ce que nous avons de grands hommes. C'est l'autorité même de M. Mercier. Voici l'extrait d'une lettre écrite à mon père, & que j'ai retrouvée dans ses papiers [lettre louangeuse sur Fréron, où Mercier se pose en disciple. Elle est commentée par Fréron fils avec le même humour que celui de son père]. J'ai cru, Monsieur, devoir vous donner encore cette preuve de l'injustice de nos littérateurs, & de l'excès où peut se porter l'amour-propre irrité. Pour n'être point dans la dure nécessité d'en fournir d'autres, je prévins, une bonne fois pour toutes, que mon père n'a presque pas brûlé une seule de ses lettres qu'il recevait, que j'en suis dépositaire, & que je pourrais couvrir de confusion ceux qui ont le plus dénigré sa mémoire⁵³⁴.

⁵³² Fréron, *Année littéraire*, 1775, t.8, l. 4 du 14 décembre, p.85-86.

⁵³³ Fréron, Stanislas, *Année littéraire*, t. 4, 1776, l. 12 non datée, « Avis au public », p. 287-288. Fréron le père avait cependant annoncé en 1766 (*Année littéraire*, 1766, t. 5, l. 10 du 24 août, p. 237) que le *Journal des Dames*, « au-dessous du médiocre » à ses débuts devenait de plus en plus intéressant depuis deux ans. Ce commentaire était suivi d'une annonce du prospectus, et d'informations sur le contenu du journal et sur les personnalités y collaborant.

⁵³⁴ Fréron, Stanislas, *Année littéraire*, 1776, t.4, l. 15 non datée, p.344-348.

Fréron fils fait observer qu'il serait bien gênant, pour toute personne souhaitant toucher à la mémoire de son père, qu'on s'aperçoive publiquement qu'elle se contredit depuis le décès d'Elie Fréron. Cette prévention est immédiatement illustrée par l'exemple de Mercier, dont les sentiments à l'égard de Fréron père semblent avoir évolués à sa mort.

Les périodiques littéraires, surtout à partir de 1750, se lancent dans des combats acharnés visant à s'assurer leur supériorité par rapport aux autres. Cela permet en outre de contribuer à l'intérêt du lecteur, toujours avide de ce type de spectacles. Les mises en scènes utilisées dans les articles révèlent le talent du rédacteur en même temps qu'elles favorisent le plaisir de la lecture. Par l'intermédiaire des idées, avec la philosophie et les querelles littéraires, et en raison du développement croissant des périodiques, les textes entrent en débat et viennent susciter des réactions chez les concurrents.

La dimension dialogique des journaux littéraires n'est donc pas visible seulement dans les adresses aux lecteurs, mais bien plus, dans la mise en débat des textes et des idées entre les périodiques. Ces querelles de chapelles témoignent de la diversité des opinions, elles encouragent le lecteur à prendre parti, dans un mouvement censé l'aider à participer alors aux débats scientifiques.

6.2. Leçons de sciences

La curiosité caractéristique de la société des Lumières explique l'engouement très fort pour l'analyse des savoirs et leur mise en discussion. Les sciences sont en pleine expansion et tous les domaines de la vie courante, de la médecine à l'agriculture en passant par la chimie ou l'électricité, font l'objet d'études et d'expériences. Les savants ne sont plus les seuls à s'y intéresser, et les pratiques amateurs se multiplient. Ce goût pour le savoir est largement conditionné par le désir d'augmenter le confort matériel et la qualité de vie.

Les découvertes autour de l'électricité qui traversent le siècle font l'objet de nombreux comptes rendus dans les périodiques littéraires. Fréron signale cet engouement dans un article de 1760 intitulé « Recherches sur les différents mouvements de la matière Electrique » :

L'Electricité, par les phénomènes singuliers qu'elle produit, attire depuis longtemps l'admiration de tout le monde : les uns font leur amusement de ses effets extraordinaires, les

autres s’amusent à en rechercher les causes ; les plus grands Physiciens ont exercé leur génie sur cet objet intéressant ; chacun a hasardé son opinion. Mais les hypothèses les plus ingénieuses, telles que celles de M. l’Abbé *Nollet* & de M. *Franklin*, n’expliquaient pas également toutes les expériences, & laissaient plusieurs difficultés à résoudre. M. *Dutour*, correspondant de l’Académie Royale des Sciences, tâche de lever ces difficultés dans ses Mémoires sur l’Electricité, qu’il vient de donner au Public⁵³⁵.

Le rédacteur de l’*Année littéraire* justifie cet article par l’intérêt du sujet pour bon nombre de personnes. Il rappelle que l’électricité attire tant les savants que les amateurs, et que de nombreuses théories sont régulièrement proposées sur le sujet. Sans prendre parti, il informe ses lecteurs des divergences d’opinions des physiciens et retrace les expériences significatives qui ont déjà été effectuées. De la même façon, en 1740, Prévost publie ses commentaires des théories de l’abbé Nollet dans le nombre 272 de son périodique. Après avoir consacré plusieurs articles à Newton et à l’électricité dans les tomes 15 et 16 du *Pour et Contre*, il s’adapte au goût du public pour l’électricité et rend compte de la diversité des théories publiées sur le sujet⁵³⁶. Tous les périodiques reflètent cet intérêt des lecteurs, qui contribuent plus que de coutume à l’élaboration des volumes en envoyant leurs propres réflexions, comme lorsque le *Mercure de France* publie un compte rendu des « Mémoires sur l’électricité » en juin 1733 ou une « lettre sur l’électricité » en 1746⁵³⁷. Le sujet intéresse à tel point qu’il peut faire l’objet de poèmes, comme dans cet extrait de l’*Année littéraire* :

Dans ce poème qui m’a été envoyé manuscrit, vous trouverez, Monsieur, que l’auteur, M. l’Abbé *Grollet de Prades*, a vaincu souvent avec succès la difficulté de rendre en vers des matières physiques.

[...]

L’un tourne sur son axe avec rapidité
Un globe au même instant par un autre frotté ;
Le fer électrisé, pétillant d’étincelles,
Déjà d’un or léger agite les parcelles ;
De son flux & reflux le merveilleux essor
Les attire, les pousse & les attire encor⁵³⁸.

Fréron publie un « Poème sur l’électricité » qui expose son mode de fonctionnement par l’intermédiaire du langage poétique. Cette diversification des types de textes, ainsi que la publication accrue des productions de lecteurs sur le sujet, témoigne du développement de cette science et de l’intérêt du public.

⁵³⁵ Fréron, *Année littéraire*, 1760, t. 8, l. 12 du 21 décembre, p. 272-277.

⁵³⁶ Voir, entre autres, le tome 19, n° 272, p. 102, le tome 15, n° 216, p. 231 et 222, p. 337, et enfin le tome 16, n° 231, p. 194 du *Pour et Contre* de Prévost.

⁵³⁷ Respectivement, voir dans le *Mercure de France*, le second volume de juin 1733, p. 1348 et le mois de février 1746, p. 45.

⁵³⁸ Fréron, *Année littéraire*, 1763, t. 7, l. 9 du 18 novembre, p. 209-214.

Les divergences des scientifiques contribuent à la mise en place de discussions, susceptibles de se transformer en débat, lorsque les désaccords sont nombreux et que les méthodes d'expérimentation varient de façon conséquente. Par exemple, lorsque le *Mercure de France* décide de publier une « Lettre d'un Chirurgien de Soissons, à M. Foubert, Maître Chirurgien de Paris, sur l'Opération de la Taille », suivie de sa réponse, il participe de la formation de ses lecteurs à différentes méthodes d'opération de la taille⁵³⁹. Il contribue à enrichir l'actualité scientifique en publiant les dernières expériences, ou théories, sur tel ou tel sujet. La publication des deux courriers, donc de la correspondance, permet de contraster les propos, de les mettre en opposition et place le lecteur en position de détective. À lui de poursuivre l'enquête s'il souhaite connaître la méthode la plus probante.

Les articles concernant l'inoculation de la petite vérole témoignent de cette mise en débat du savoir⁵⁴⁰. Comme pour l'électricité, les théories sont nombreuses et souvent contradictoires, comme en témoigne cet article du *Pour et Contre* au sujet d'une lettre du Docteur Cliston :

Les ravages terribles que la petite Vérole a faits à Edimbourg, & les justes raisons qu'on a de craindre après une saison si rigoureuse qu'elle ne se répande dans les autres Parties du Royaume avec des suites encore plus dangereuses, m'autorisent à publier une nouvelle méthode pour le traitement de cette redoutable maladie. Celle du Docteur *Freind*, qui consiste dans les purgations, & celle qui nous était venue de Turquie sous le nom d'*inoculation*, sont enfin abandonnées, par l'expérience qu'on a faite plusieurs années de leur insuffisance. La mienne a réussi heureusement. C'est la meilleure recommandation dont je puisse l'accompagner en la publiant⁵⁴¹.

Dans cette lettre, le lecteur constate que pas moins de trois médecines sont proposées dans le traitement de la maladie de la variole. Le docteur Cliston s'oppose frontalement à ces prédécesseurs et se présente comme le nouvel espoir de guérison. Néanmoins, ce n'est pas par prétention ni par désir de se mettre en avant que le courrier est publié. Il s'agit plutôt, selon le docteur Cliston, d'intervenir pour sauver l'humanité, et notamment pour réagir face aux nombreux dégâts provoqués par la maladie. Le débat est facilité par la notion de bien public, moins évidente concernant l'électricité.

Les rédacteurs des journaux littéraires rappellent sans cesse combien la petite vérole est une préoccupation constante de leurs lecteurs. Ils multiplient les articles sur le sujet et

⁵³⁹ *Mercure de France*, octobre 1732, p. 2166.

⁵⁴⁰ Pour aller plus loin sur la petite vérole au XVIII^e siècle, consulter l'ouvrage de Catriona Seth, *Les rois aussi en mouraient. Les Lumières en lutte contre la petite vérole*, publié en 2008.

⁵⁴¹ Prévost, *Pour et Contre*, 1740, t. 20, n° 290, p. 169.

font part de chaque nouvelle théorie susceptible de faire avancer la recherche, comme dans cet « Extrait de l'histoire de la petite vérole », publié dans le *Mercure de France* :

Nous nous hâtons de faire part au public d'un ouvrage annoncé dans notre second *Mercure* de janvier, qui a pour titre : *histoire de la petite vérole, avec les moyens d'en préserver les enfants & d'en arrêter la contagion en France, suivie d'une traduction du traité de la petite vérole [...]*. Il semblait qu'il n'y avait plus rien à dire sur une matière qui fait depuis si longtemps l'objet des discussions & des recherches des plus grands Médecins de l'Europe, & qui fixe les yeux des Magistrats, des Souverains & de toutes les nations⁵⁴².

Le rédacteur justifie son article par l'apport de l'ouvrage pour les médecins et les dirigeants des États. Il souligne la nécessité de poursuivre les recherches à cause de la gravité de la maladie et, à son tour, insiste sur le caractère public de ce débat, dont les conclusions pourraient aboutir à un bien-être immédiat pour l'ensemble de la population. Cette dimension lui permet de montrer que l'Etat est aussi partie prenante dans l'évolution du débat.

Les premiers articles sur la petite vérole concernent d'abord les possibilités de traitement de la maladie. À ce titre, l'inoculation apparaît au départ comme une élucubration, jusqu'à ce que les journaux publient les résultats d'inoculation de la maladie sur des vaches. Alors, la théorie ne fait plus autant débat, c'est finalement la méthode d'inoculation qui devient largement discutée. Le savoir se constitue par les expériences qui vérifient la validité des théories. Certes, le savoir en tant que tel, n'a jamais fait l'objet de consensus, hormis lorsqu'il est établi par la religion. L'inquiétude de chacun à propos de cette maladie dangereuse ainsi que le rôle pris par les journaux littéraires, tout cela confère une dimension nouvelle aux débats. Toute la population est en effet concernée, ce qui vient légitimer l'importance des comptes rendus sur le sujet.

Le savoir acquiert une nouvelle dimension, qui facilite la prise de parole des lecteurs, puisqu'il devient publiquement relatif. Les dissensions autour de l'inoculation de la petite vérole sont l'occasion de rappeler que toute vérité n'est pas établie de façon indéfinie mais qu'elle peut faire l'objet d'ajustements, si elle ne va pas jusqu'à être rendue invalide. Dans un compte rendu d'une « Dissertation sur l'inoculation », Fréron insiste sur cette particularité liée au savoir :

Toute nouveauté, en quelque genre que ce soit, doit nécessairement, Monsieur, rencontrer des obstacles. Il est même de la prudence qu'on ne l'adopte qu'après en avoir bien constaté

⁵⁴² *Mercure de France*, mars 1768, p. 45.

l'avantage. On ne saurait user, surtout, de trop de circonspection dans les choses qui intéressent la santé. Nous ne pouvons donc voir qu'avec reconnaissance nos patriotiques Facultés de Médecine s'opposer aux modernes découvertes de leur art, & servir de barrière à l'ignorance audacieuse de la charlatanerie, à la facile séduction des citoyens. Les médecins de cette capitale se firent autrefois beaucoup d'honneur en proscrivant l'émétique, qu'ils ne connaissaient pas ; c'était à leurs yeux un poison, suivant une thèse soutenue dans leurs écoles. Ils ont reconnu depuis qu'ils s'étaient trompés ; ils regardent aujourd'hui l'antimoine comme un remède très efficace dans bien des cas. Le quinquina, si souverain pour la fièvre, n'éprouva pas moins de contradictions de leur part. Toujours animés du même esprit & du même zèle, ils se sont élevés contre l'inoculation dès l'année 1723 par une thèse dont voici le titre : *An variolas inoculare nefas ? Est-il permis d'inoculer la petite vérole* ⁵⁴³ ?

Par l'intermédiaire d'autres exemples, Fréron montre comment l'inoculation a été longuement rejetée à ses débuts avant de faire l'objet d'un renversement d'opinions après des expériences plus concluantes. Le développement de la science entraîne une relativisation des théories et des conclusions scientifiques. La chose n'est vraie que tant que son contraire n'est pas démontré. Une fois ce constat fait, les théories nouvelles sont libres de se développer et d'être mises sous les yeux des lecteurs, comme le montre la suite de l'article :

Il ne faut donc pas croire que tous nos médecins soient du sentiment d'un de leurs confrères qui vient de publier une *Dissertation sur l'Inoculation pour servir de réponse à celle de M. de la Condamine, de l'Académie Royale des Sciences*. [...] L'auteur est M. Cantwel, de la Société Royale de Londres, docteur régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, ancien professeur de chirurgie latine, & professeur des écoles de médecine. En attendant que M. de la Condamine, qui est actuellement à Rome, détruise les objections qu'on lui a fait ici, auxquelles cependant il a d'avance répondu dans son *Mémoire*, je vais défendre la cause de l'Inoculation. Je crois que l'on peut écrire sur cette matière, sans être versé dans la science occulte d'*Hippocrate*. M. de la Condamine n'a pas l'honneur d'être médecin ; je suis privé de la même gloire ⁵⁴⁴ .

La diversité des opinions sur l'inoculation n'est plus à démontrer. Différentes personnalités intègrent le débat qui dépasse les spécialistes. Les scientifiques rejoignent les médecins pour discuter des techniques d'inoculation, Fréron lui-même se montre en capacité de les commenter. Dans les dix-huit pages qui suivent, il développe un inventaire de toutes les expériences ou inventions qui ont été faites et qui se sont avérées fausses. Fréron souligne ici toute la fragilité des différentes théories sur l'inoculation. Il publie ainsi une correspondance entre M. Missa et M. Cantwel à la suite de l'article qui informe les lecteurs

⁵⁴³ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 5, l. 12 du 5 septembre, p. 261.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 265.

sur les désaccords entre les savants⁵⁴⁵. Enfin, dans le tome suivant, le lecteur découvre les suites du débat entre les différentes personnalités :

Je l'avais bien prévu, Monsieur, que M. de la Condamine, ne lirait pas tranquillement la *Dissertation* de Cantwel. Je me hâte de vous communiquer ce qu'il vient d'en écrire à M. l'Abbé Trublet son ami. Au reste, la *Dissertation* de son antagoniste ne fera pas fortune en Italie, où l'on commence à pratiquer l'inoculation. J'ai oublié de vous faire remarquer à ce sujet, en vous parlant de l'édition du *Mémoire* de M. de la Condamine faite à Avignon, que cette édition est revêtue de la permission de l'Inquisiteur général : ce qui prouve bien qu'en terre Papale on ne juge pas que cette méthode porte, comme disait M. Mecquet, un double caractère de réprobation ni qu'elle soit contraire aux vues du Créateur⁵⁴⁶.

Le lecteur prend conscience de la dimension européenne du débat. Tous les savants se confrontent au problème et cherchent à défendre leur point de vue et à asseoir leur autorité. Fréron, dans sa prise de position, se retrouve ainsi à intégrer le débat en critiquant les idées de M. Cantwel :

Je viens, Monsieur, de me faire un nouvel ennemi ; c'est M. Cantwel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris : ennemi très dangereux pour moi s'il était mon médecin, puisqu'il est redoutable, même ami ; il l'était de l'abbé Desfontaines ; il le traitait ; il est mort. Il faut que Dandin juge ; il faut que M. Cantwel détruise ; [...] Son écrit est plein d'invectives ; il a perdu aux tribunaux littéraires, il en appelle aux Halles. Je ne suis ni surpris ni fâché des injures qu'il me vomit : que pourrait-il dire autre chose ? Il cherche cependant à y mêler quelques raisons ; mais on voit qu'il sort de son genre⁵⁴⁷.

Bien qu'il ne soit pas spécialiste du sujet, Fréron se permet de défendre certains arguments au détriment des analyses des spécialistes. Cette pratique se développe et encourage les initiatives des amateurs et des simples lecteurs. Les articles sur l'inoculation de la petite vérole sont en effet parmi les plus nombreux dans les périodiques littéraires⁵⁴⁸. Leur fréquence témoigne de l'inquiétude des contemporains face à cette maladie.

Progressivement, les lecteurs sont initiés à la forme du débat mais ils acquièrent également des connaissances plus approfondies sur la maladie et les méthodes

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 283-288.

⁵⁴⁶ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 6, l. 2 du 18 septembre, p. 26.

⁵⁴⁷ Fréron, *Année littéraire*, 1755, t. 7, l. 3 du 28 octobre, p. 66-72.

⁵⁴⁸ On peut consulter par exemple le *Pour et Contre* de Prévost, 1740, t. 20, n° 290, p. 169, le *Mercur de France* avec les volumes d'avril 1764, vol. 2, p. 105 ; de décembre 1765, p. 131, de janvier 1766, vol. 1, p. 152, de mars 1768, p. 45, d'avril 1769, vol. 1, p. 5, de juillet 1769, vol. 2, p. 180, d'octobre 1769, vol. 1, p. 207, dans l'*Année littéraire* de Fréron : le t. 5 de 1755, l. 12 du 5 septembre, p. 261, et le t. 6 de la même année, l. 2 du 18 septembre, p. 26 ; le t. 2 de 1756, l. 2, p. 96, le t. 6 de 1757, l. 10 du 2 octobre, p. 239, le t. 8 de 1757, l. 13 du 26 décembre, p. 299, le t. 6 de 1763, l. 9 du 10 octobre, p. 206, le t. 6 de 1763, l. 13 du 24 octobre, p. 307, le t. 8 de 1764, l. 5 du 10 décembre, p. 96, le t. 3 de 1765, l. 3 du 20 avril, p. 53 et la l. 6 du 30 avril, p. 135, le t. 4 de 1770, l. 14 du 10 septembre, p. 327 ; dans le *Journal des Dames*, les mois de janvier 1765, p. 117, de février 1765, p. 111 et de septembre 1765, p. 29.

d'inoculation, comme dans cet article de mai 1766, « Parallèle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne », publié dans le *Mercure de France*⁵⁴⁹. L'article évoque les réactions de Keyser, un scientifique reconnu, à propos d'un ouvrage sur la maladie vénérienne. Il insère ensuite une longue épître qui vient contredire les idées de Keyser. Le compte rendu initial a ouvert la porte à différents discours sur les méthodes de traitement de la maladie vénérienne. Ces discours se répondent les uns les autres, telle une enquête publique, laissant la possibilité au lecteur d'assister en direct aux démonstrations de chaque partie.

En informant ses lecteurs sur les avancées scientifiques, le journal littéraire leur donne la parole. L'inoculation est le sujet qui suscite le plus de réactions de la part des lecteurs. Leurs productions sont plus nombreuses et, comme pour l'électricité, donnent également lieu à des textes poétiques⁵⁵⁰.

6.3 Invitation au débat

Tous les périodiques, quels qu'ils soient, s'attachent à rendre compte des nouvelles théories. Leur succès tient d'ailleurs en partie à cette attention portée à ces nouveaux savoirs. Ils n'hésitent pas à publier des articles aux hypothèses contradictoires pour témoigner de la diversité des réflexions. L'espace de dialogue des périodiques littéraires offre une réelle opportunité de participer aux débats d'idées. Ceux-ci peuvent d'ailleurs être mis en scène pour souligner l'importance du dialogue et de l'échange dans la construction de la critique. Le rédacteur du *Pour et Contre* utilise facilement cette technique comme lorsqu'il propose le compte rendu du recueil des *Causes célèbres & intéressantes*. Il imagine les reproches qui pourraient être adressés à l'ouvrage avant de livrer la réponse proposée par l'auteur du recueil :

M. Gaiot de Pitaval ne manquerait pas de répondre à de pareils reproches [...] Dans cette longue réponse, que je mets dans la bouche de M. *de Pitaval*, je n'ai fait que compiler ses propres paroles, ainsi brièvement qu'il l'aurait pu faire lui-même ; & je souhaite que ses Confrères se contentent de ce qu'il vient de leur dire pour sa justification⁵⁵¹.

⁵⁴⁹ *Mercure de France*, mai 1766, p. 103.

⁵⁵⁰ Voir par exemple le *Mercure de France*, avril 1769, vol. 1, p. 5 qui propose des vers sur l'inoculation et l'*Année littéraire* de Fréron, 1757, t. 6, l. 10 du 2 octobre, p. 239 avec un « recueil de pièces sur l'inoculation ».

⁵⁵¹ Prévost, *Pour et Contre*, 1738, t. 17, n° 243, p. 125.

Le journaliste reprend des extraits des préfaces des tomes de l'ouvrage commenté pour rédiger une réponse argumentée à de possibles critiques. Ce faisant, il réécrit le texte initial et l'inscrit dans une démarche de dialogue avec les confrères de l'auteur, et plus largement avec le public.

La pratique de la critique s'inscrit dans une démarche de discussion autour d'un texte ou d'un objet et implique nécessairement le lecteur. Elle initie le public à l'expression de l'opinion et à la réflexion distancée sur un objet. Elle apparaît comme une étape préalable à la confrontation des idées. Dans le *Mercure de France* par exemple, la critique par un lecteur, d'une traduction de Virgile, se conclut par une invitation au débat et à la discussion :

On vous a dit, M. que j'ai trouvé, lisant la nouvelle Traduction de Virgile, plusieurs endroits qui souffrent difficulté, & vous demandez que je vous en fasse part ; je le veux bien, mais ce sera à condition que je ne perdrai pas la peine que je vais prendre de vous mettre sur le papier un certain nombre de petites critiques : je veux dire, que je compte que vous me direz votre sentiment, & que vous critiquerez mes critiques mêmes⁵⁵².

Le *Mercure de France* publie une « Lettre de M.... écrite de Paris le 15 septembre 1743 à un de ses Amis, au sujet de la nouvelle Traduction de Virgile, par M. l'Abbé Desfontaines » dans laquelle l'auteur accepte de faire part de son opinion à la condition que celle-ci trouve une réponse, voire une critique. Les lecteurs des journaux littéraires participent à l'entreprise périodique en réagissant aux publications. Ils se montrent désireux de créer le débat et d'entretenir des discussions avec d'autres lecteurs. Dans ce cas, le journal littéraire prend alors la forme d'une simple tribune. Il ne prend pas forcément parti mais publie les doléances de ses lecteurs, sans commentaire ni jugement spécifique, comme dans cette « Lettre de M. B.**, à M.L.C.D.L.R. au sujet de la Chronologie & Topographie du Bréviaire de Paris » publiée dans le *Mercure de France* :

Quelque dessein, Monsieur, que j'aye formé de n'opposer que le silence aux Critiques mal fondées que l'on pourrait faire à l'avenir au sujet de mon Ouvrage sur le Bréviaire de Paris, je me suis cependant cru obligé, autant pour le respect dû au Public, que pour ma propre justification, de répondre encore ici aux Observations de M..., contenues dans une Lettre insérée au Mercure du mois d'Août dernier. [...] Voilà, Monsieur, tout ce que j'avais à vous exposer sur le sujet qui m'intéresse. Je laisse à votre discernement à juger de la valeur de mes raisons⁵⁵³.

⁵⁵² *Mercure de France*, novembre 1743, p. 2372.

⁵⁵³ *Mercure de France*, novembre 1743, p. 2350-2370.

L'auteur de la lettre se défend de s'être laissé aller à réagir aux critiques mais il justifie sa prise de parole par l'importance qu'il attache au public. En conclusion de sa lettre, il rappelle qu'il a souhaité préciser certains points en réaction à la lettre sur son ouvrage publié précédemment mais il conclut sur le discernement du lecteur, et non sur la validité de ses raisons. Il affirme ainsi sa confiance envers l'opinion des lecteurs et souligne leur capacité à juger équitablement.

Dans d'autres cas, la collaboration des lecteurs vient compléter le propos des rédacteurs par l'envoi d'une contribution personnelle, comme dans cet extrait du *Nouvelliste du Parnasse* :

Vous avez publié, Monsieur, dans votre dixième Lettre des réflexions sensées & utiles, sur quelques endroits des derniers Discours de M. de la Motte. Me sera-t-il permis de venir glaner après vous ? J'ai bien des réflexions à ajouter aux vôtres⁵⁵⁴.

La publication de cette lettre par les rédacteurs témoigne de leur ouverture aux productions extérieures et agit comme un modèle destiné à encourager d'autres lecteurs éventuels à proposer leurs remarques. L'activité de critique favorise la multiplicité de voix. Les lecteurs sont amenés à juger des périodiques qu'ils lisent, et encouragés à faire part de leur opinion dans des textes inédits. Progressivement, ils s'autorisent une lecture critique du journal que les rédacteurs acceptent pourtant de publier, comme dans cet autre article du *Mercure de France* dont l'auteur, De Relongue de la Louptière, reproche au rédacteur sa méthode critique :

On ne peut s'empêcher, Monsieur, de se plaindre des bornes de vos extraits, en considérant les avantages dont elles nous privent. Cet inconvénient se fait particulièrement sentir dans le *Mercure* du mois de septembre dernier, à l'occasion d'un Poème nouveau que vous auriez sans doute apprécié moins sévèrement, si la place vous eût permis d'en détailler les beautés. Je vais essayer, Monsieur, d'y suppléer, c'est-à-dire, qu'au défaut de l'élégance & de la méthode qui caractérisent votre manière, je m'attacherai du moins à imiter l'impartialité de vos jugements⁵⁵⁵.

Certes, l'auteur de la lettre reconnaît l'impartialité de jugement dont fait preuve le *Mercure de France* mais il déplore la méthode utilisée par le journal. Le développement de la critique des textes, et son application à d'autres domaines tels que les arts, les séances d'académie ou encore les sciences, favorise l'expression personnelle des lecteurs et leur prise de

⁵⁵⁴ Desfontaines et Granet, *Nouvelliste du Parnasse*, 1731, t. 1, l. 14, « lettre écrite au Nouvelliste du Parnasse sur la médiocrité de la poésie », p. 340.

⁵⁵⁵ *Mercure de France*, mars 1758, p. 66-73.

conscience de leur opinion et de celle des autres. Implicitement ils sont amenés à prendre position par rapport à ce qu'ils lisent, à apprécier ou non le jugement du rédacteur. La lecture des conflits entre les journaux participent bien sûr de l'initiative prise par les lecteurs pour juger des compétences des rédacteurs.

La place laissée aux lecteurs dans les journaux littéraires, ainsi que leur volonté de rendre compte de l'actualité des savoirs, entraîne la diffusion des débats et discussions, qu'ils soient littéraires ou qu'ils concernent le quotidien des contemporains. Fort logiquement, les lecteurs sont appelés à prendre position et trouvent dans le journal littéraire, une tribune dans laquelle exprimer leurs idées. Enfin, la diffusion de ces débats, notamment lorsqu'ils mettent en jeu des savants, renouvelle la perception du savoir et entraîne une conception relative du vrai. Le savoir n'est plus définitif, il se construit et s'élabore par le dialogue et la discussion. En cela, les lecteurs accèdent à un pouvoir critique encore inédit.

Finalement, l'exemple des rédacteurs, toujours contraints de se justifier et d'expliquer leur point de vue, intervient comme une initiation des lecteurs à la critique et à la mise en débats. Ils s'arrogent le droit de faire dialoguer les textes, de les confronter pour proposer leur lecture d'une œuvre ou leur analyse d'une idée.

Par ailleurs, le développement de la pratique critique favorise une certaine égalité entre les personnes notamment parce que, pour reprendre les termes de Pierre Bayle, dans la République des Lettres, « chacun est tout ensemble souverain et justiciable de chacun ». Cela implique une prise de position, facilitée par l'espace de communication institué par le périodique littéraire. De fait, le lecteur fait l'expérience du « je » comme sujet pensant et autonome et découvre non seulement que le savoir n'est pas absolu mais qu'il peut être enrichi par chacun. Ce n'est pas tant le contenu du discours qui aboutit à relativiser les savoirs mais plutôt la pratique discursive du débat qui se met en place.

L'examen de la critique dans les journaux littéraires a permis de prendre conscience de la place primordiale du dialogue. Le rapprochement possible entre le genre de la lettre, protéiforme, et celui du journal littéraire indique que ce dernier est ouvert à une situation de communication, voire se construit comme une situation de communication. Le journal littéraire permet une mise en dialogue des pratiques littéraires qui favorise à la fois l'esprit

SECONDE PARTIE – CHAPITRE 6

critique et l'échange des idées. En cela, il initie le lecteur à la critique des textes, ce qui conditionne le développement d'une communauté en relation constante avec le monde.

Cette seconde partie, consacrée à l'initiation du lecteur à la critique, a révélé l'importance du dialogue dans son émancipation. Sans cesse confrontés à des textes de nature différente, les lecteurs peuvent se former à l'écriture et à la lecture dans une double perspective, à la fois critique et créatrice, comme en témoigne ce poème publié en février 1767 dans le *Mercure de France*, et intitulé « Les désirs » :

Ainsi j'attends que la force comique
 Revienne enfin au théâtre français,
 Qu'on en éloigne un goût métaphysique
 Qui chaque jour fait de nouveaux progrès ;
 Que l'on redonne à la scène tragique
 Sa dignité, sa vie & sa chaleur ;
 Qu'à la pitié, conduit par la terreur,
 Nous éprouvions l'effet d'un pathétique
 Qui, malgré nous, déchire notre cœur ; [...]
 Ainsi j'attends que la littérature
 Soit désormais l'asile du repos ;
 Que l'on y goûte une paix libre & pure⁵⁵⁶.

Dans ce texte, un lecteur fait part de son opinion sur le théâtre français. Le poème prend des allures d'un article de critique mais sous la forme d'une création poétique originale. Le journal littéraire devient l'écrin de textes remarquables, résultats d'un certain usage du périodique et de la libération de l'expression des lecteurs.

La publication par les lecteurs de textes de tous genres apparaît comme une étape préliminaire à l'expression personnelle. Le périodique littéraire devient un atelier dans lequel se développent des innovations textuelles et des formes de pensées autonomes. Recueil de pièces et de textes inventifs et créatifs, le journal littéraire renouvelle la pratique de la littérature. Les lecteurs jouent un rôle réel dans la pérennisation de l'outil ; ils ne sont plus cantonnés à une situation passive de spectateur, ou de lecteur, mais entrent dans une pratique active de la lecture.

En effet, le journal littéraire développe une réflexion autour de la critique. La pratique s'élabore et se structure sous les yeux des lecteurs qui sont invités soit à prendre connaissance des divergences d'opinion soit à exprimer leur sentiment. Ils sont donc libres de se poser en sujets pensants. Or, cette expérience de la confrontation des opinions dépasse le simple cadre de la critique pour interroger la pertinence des catégories du savoir. Celui-ci est relativisé. Il n'est plus l'apanage des doctes et des savants mais peut être

⁵⁵⁶ *Mercure de France*, février 1767, p. 18-19.

complété par l'apport d'un amateur. Il n'est plus relégué à la sphère privée mais commence à intégrer l'espace public. Les débats mettent en évidence ce « combat apolitique pour la vérité » qui se déroule à l'intérieur de la République des Lettres rendu possible en partie grâce au dialogue polémique constaté entre les journaux littéraires⁵⁵⁷.

Le journal littéraire permet l'élaboration d'une réflexion personnelle et d'une conscience critique. Il stimule la création et l'innovation textuelle en multipliant les expériences du « je » : soit à travers la production et la publication de textes dans les périodiques, soit à travers la lecture attentive des prises de position, soit enfin à travers la publication de théories ou de jugements personnels. C'est donc bien le principe de publication qui entraîne la multiplicité des voix. Kant, dans son texte « Qu'est-ce que les Lumières ? » paru en 1784, considère la publication comme une prise de parole du public. Selon lui, le public se manifeste à travers l'imprimé, et en premier lieu, par l'intermédiaire des journaux. Habermas définit en outre, l'espace public comme l'usage public de la critique par des individus privés⁵⁵⁸. Les périodiques littéraires sont donc les plus à même de donner naissance à un espace de parole. Ces trois possibilités d'expérience du « je » représentent trois strates différentes qui signalent la prise de conscience du lecteur de lui-même et son affirmation face aux autres. Le journal littéraire développe une conscience de soi envisagée dans son rapport au monde ; il favorise l'émergence d'une communauté virtuelle.

⁵⁵⁷ L'expression est de Reinhardt Koselleck, *op. cit.*, p. 94.

⁵⁵⁸ Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Bien que les théories d'Habermas aient été largement nuancées, notamment dans l'importance accordée à la société bourgeoise, son postulat de départ, la critique constitutive de l'espace public, ne fut guère remis en question, et pour cause. Nous revenons sur cette idée kantienne de « publicité » et sur le concept d'opinion publique dans la dernière partie de cette étude (chapitres 8 et 10).

Partie 3

Communauté virtuelle

De façon inédite, le lecteur du journal est interpellé par le texte qu'il lit puisqu'il est invité à se situer sur un plan très proche de celui du rédacteur. Cette posture critique du lecteur induit un rapport nouveau au monde et à l'écrit, phénomène qui se laisse voir dans l'écriture de l'Histoire dans le journal littéraire lui-même. Le périodique associe comptes rendus d'ouvrages historiques, nouvelles de la Cour, nouvelles politiques et analyses morales de la société. Le rédacteur fera le choix dans son récit de situer la matière de son analyse dans l'éphémère ou dans l'Histoire ; il opère une distinction entre événement et mémoire. L'analyse qui fait l'objet d'un premier chapitre, explore le paradoxe du journal littéraire, désireux de constituer, comme dit Marmontel, une « mémoire du présent ».

La double orientation du journal littéraire, organe de critique des textes et témoin de son temps, facilite la création d'une communauté de lecteurs, analysée dans le second chapitre. La nature spécifique des relations entre les membres de cette communauté initie des échanges aux modalités inédites. Le journal littéraire intervient à la fois comme un médium entre les lecteurs et comme un marqueur de structuration de la société humaine – cette évolution sera retracée dans les deux derniers chapitres de cet ouvrage.